



NUMÉRO

26

---

# ROSE BONBON

15  
TEXTES  
COURTS

---



ROSE BONBON

Revue Squeeze numéro 26



# SOMMAIRE

<i>Parfaite Bijou</i> de <b>Luna Baruta</b>	2
<i>La femme barbapapa</i> de <b>Gilles Alliaume</b>	7
<i>Rose pourceau</i> de <b>Mehdi Ikaddaren</b>	12
<i>Je préfère être folle qu’être un bonbon</i> de <b>Cécile Cayrel</b>	17
<i>Rose Eros</i> de <b>Philippe Caza</b>	21
<i>Tout ce que la philosophie permet</i> de <b>Julien Villefort</b>	25
<i>Couleurs, goûts et formes</i> de <b>Céline Sophistiquée</b>	35
<i>Tonalités continues</i> de <b>François Fournet</b>	36
<i>Résonnent les mots de l’absence</i> de <b>Myriam OH</b>	47
<i>La chatte rose au goût de meringue</i> de <b>Tampa Simoni</b>	59
<i>Rose Bonbon et le Chasseur de Vampires</i> de <b>Fabien Bernier</b>	68
<i>Au Rose Bonbon</i> de <b>Stan Cuesta</b>	80
<i>@ENJOYPHOENIX</i> de <b>Claire Von Corda</b>	86
<i>Baba Bone-Leg</i> de <b>Swann Mayolle</b>	91
<i>Notes de cœur</i> de <b>Lorenzo Foltran</b>	104



Les auteur·e·s	107
Ours	111

# PARFAITE BIJOU

*Luna Baruta*

1.

Dans toutes les salles d'attente tu retrouves cette même odeur, ce malaise suintant, cette inertie rance que semblent dégueuler les magazines. Tu grattes ton index sur le métal de la chaise jusqu'à ce que le vernis s'écaille sur le bout de l'ongle, jusqu'à cette satisfaction à te rappeler ta mère offusquée face à ta moindre imperfection. Tu l'entends rager, si elle voyait ça, ton ongle rose grignoté, *Bijou, t'as tout salopé*. Plus jamais elle ne prononcera ces mots, des tubes dans le nez pour respirer et ses yeux qui restent clos jour et nuit. Plus de timbre grave, de cette voix caverneuse sculptée par les Vogue qu'elle cramait par dizaine quand elle était stressée.

— Madame Martin, on y va ?

*Tu t'appelles Bijou, Bijou tout court.*

Le médecin a de belles mains, tu le remarques en premier parce que tant de paumes immondes et de doigts monstrueux sont passés sur ta peau.

Tu t'assieds face à lui, le bureau vous séparant, sur le siège de faux cuir noir qui crisse sous le tissu de ta robe. Le son te hérisse, tu es épuisée, prête à tomber en mille morceaux. Tu surprends son regard, tu le connais par cœur, le même que des centaines d'autres, c'est tes cheveux qui font ça, c'est la pulpe de tes lèvres, c'est

l'effet de ta peau.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Le Docteur Shelley n'est pas là ?

— Il est à l'hôpital.

Patrick Shelley à l'hôpital. La première fois qu'il t'a auscultée tu ne t'en rappelles pas, tu étais trop petite. Tu ne te rappelles pas toutes les fois où tu es entrée dans ce cabinet, tu te déshabillais et le sol frigorifiait la plante de tes pieds, ça tu t'en souviens. Tu expirais à fond avant de monter sur la balance au cas où l'air emmagasiné pèserait quelques grammes puis tu retenais ta respiration sans regarder ce qui s'affichait sur l'écran. Tu fixais leurs yeux, ceux de ta mère et du Docteur Shelley, tu savais lire les variations de ton poids dans les infimes haussements de leurs sourcils.

Patrick Shelley à l'hôpital, tout comme ta mère. Tu te rappelles les visites à ton chevet quand tu étais toi-même hospitalisée, tu avais treize ans, ils articulaient *T'as été trop loin, Bijou*, mais tu savais qu'intérieurement ils étaient déçus, *elle est trop faible notre Bijou*.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

Rester concentrée. Ne pas se déliter.

— Je m'effrite.

— Pardon ?

Tu perçois son soupir qu'il aurait préféré indiscernable. Il te croit folle. Il se dit *Encore une tarée*.

Il n'a pas pitié. Ils n'ont jamais pitié, c'est ce que tu as appris, la compassion n'existe pas, la compassion signifie toucher ta peau, paumes immondes, doigts monstrueux, la compassion signifie récolter les billets que ton corps a su proliférer, signifie le pouvoir et le c'est pour ton bien, signifie tu dois souffrir, tu dois souffrir pour être heureuse. *Bijou, toute cette souffrance en vaut la peine, tu crois vraiment que tu souffres, tu as l'impression de souffrir là, tu ne connais rien à la vie, tu ne connais rien à la douleur, lève haut la tête et souris, Bijou tu resplendis*.

Nouveau crissement lorsque tu te lèves du siège et pinces ta robe pour la soulever avec précaution. Il oublie que tu es folle, obnubilé par le tissu qui remonte le long de ton collant puis de ta peau. Il te désire, tu surprends son regard, tu le connais par cœur,

le même que tous les autres.

— Je m’effrite là, et plus bas aussi. C’est grave ce qui arrive au Docteur Shelley ?

— Il sera sur pied d’ici quelques jours.

Il toussote, mal à l’aise, tu n’en crois pas un mot. Tu le sens, Patrick Shelley est aussi mal en point que ta mère.

Il se lève pour te rejoindre, t’engageant d’un geste à gagner la table d’examen médical en dessous de l’aquarelle dont tu connais chaque détail à force de l’avoir fixée année après année, un immonde bouquet de fleurs couleurs fadasses.

Il se penche sur ce qui est apparu il y a une dizaine de jours, trois exactement après l’entrée de ta mère à l’hosto, cette érosion fragile et étrange, ce trou qui se forme à force de se désintégrer. Ses sourcils se froncent, il n’ose pas toucher.

— Et plus bas ?

Tu fais rouler ton collant, la pudeur tu ne connais pas, tu t’es toujours déshabillée devant des gens, on a toujours scruté ton corps, coincé des plis de peau entre des doigts grossiers, *il faut gagner Bijou, tu dois être la plus belle, tu dois rester parfaite*. Tes premiers concours gagnés haut la main, la fierté dans les yeux de ta mère, sourire tout le temps, ne rien laisser passer, rien dépasser, les yeux du jury, les regards avides, les regards jaloux, la concupiscence, le désir affamé des adultes sur ton corps de fillette.

Le médecin enfle un gant en latex, ose frôler un doigt au niveau de ton aine, deuxième érosion, et à son contact une minuscule poudre se détache et tombe au sol.

— Ça vous fait mal ?

— C’est plutôt comme si j’étais grignotée par quelque chose.

Il ne te croit plus folle. Il réfléchit à toute berzingue, passe en revue les maladies, toutes ses études, il cherche à relier, à raisonner, à rationaliser. Toi tu as appris à ne plus réfléchir, laisser les autres le faire pour toi. Maintenant que la mère n’est plus là, plus rien ne tient et tout s’effondre.

Il prélève un peu de ta poudre, aux deux endroits. L’enferme dans des tubes. Il te dit qu’il faut consulter un dermatologue. Il ne te quitte pas des yeux, il te désire, tu surprends son regard, tu le connais par cœur, le même que tous les autres.

Il pose une main sur ton ventre. Il la laisse immobile quelques secondes pour te tester. Tu ne réagis pas. Tu ne sais pas faire. Il la remonte sur ton sein, il respire plus fort, son nez plonge dans ton cou, tu sens son souffle qui s'accélère et sa bouche sur ton omoplate, sa bouche qui descend jusqu'en dessous de ton soutien-gorge, jusqu'à l'érosion, tu sens sa langue qui pointe timidement, ça te grignote, ça s'agrandit, sa langue s'aventure un peu plus, il se redresse dans un sursaut :

— C'est du sucre. Vous devenez du sucre.

2.

Tu as baissé les stores de la chambre. La mère respire paisiblement, le visage reposé, les racines de ses cheveux blanchies, elle hurlerait d'effroi si elle était réveillée, mais elle se tait, n'a pas cessé de se taire.

Ton portable vibre, c'est le médecin, tu ne réponds pas. Il te harcèle de messages téléphoniques depuis ta visite, il sait qu'il tient quelque chose, une découverte hors-normes. Il a parlé à des confrères, ils veulent tous te rencontrer, t'étudier, t'ausculter, personne ne parle de te soigner.

L'érosion s'est agrandie, ça remonte sur tes seins et descend à mi-ventre, en bas ça dévore une partie de tes cuisses, ça envahit ton sexe. Tu fais rouler la pierre du briquet et l'approches du sucre, c'est le seul moyen que tu as trouvé pour le consolider, pour ne pas que tu tombes en morceaux mais déjà il te manque des bouts et ta silhouette est devenue bancale, comme un dessin pas fini.

Tu as appelé la femme du Docteur Shelley, son état se dégrade, dans le coma lui aussi. Ceux qui t'ont façonnée à l'agonie donc tu t'émiettes.

L'odeur du caramel t'ouvre l'appétit, tu regardes ta mère et hasardes un doigt sur ta peau au-dessus du nombril, tu le portes à ta bouche, tu fermes les yeux, le goût t'envahit en même temps que le bien-être, te chatouille les papilles. Tu t'attends à ce qu'elle gueule *Bijou pas de sucre*. Ça ne vient pas alors tu réitères, ton doigt, ta peau, ta bouche. Encore une fois, doigt, peau, bouche,

et encore doigt-peau-bouche, tu ne veux plus t'arrêter, tu ne peux plus, tu oses deux doigts puis trois que tu enfournes sur ta langue, que tu lèches avec voracité, tu te creuses le ventre et tu descends sur ton sexe, tu es délicieuse, tu te dévores à pleine bouche sans plus prendre le temps de respirer, tu t'étouffes de toi-même, tu te pilles, t'empiffres enfin, et tu ris sans pouvoir t'arrêter, tu grattes sur tes os les particules sucrées, tu ne veux pas en perdre une miette, ton ventre à moitié disparu duquel les organes ressortent, ton sexe et tes cuisses rongés, rognés, tu te gaves jusqu'à tomber de ta chaise, tomber sur le sol froid sans pouvoir te relever. Et pour la première fois tu te sens libre.

# LA FEMME BARBAPAPA

---

*Gilles Alliaume*

Chaque matin, c'est la même histoire entre Richard, mon père, et la femme barbapapa.

Elle met *La vie en rose* sur la platine et elle danse. Puis elle annonce :

« Moi je veux voir la vie en rose comme Edith. »

Et Richard lui répond :

— Edith, elle voyait la vie en gris, comme toi et moi. Ou en rouge, comme le sang de Marcel sur le ring.

— Oui, c'est de l'amour qui coule dans nos veines. Ajoute un verre de lait pour la tendresse, et c'est la recette parfaite.

— Et puis pourquoi faudrait que ce soit rose la vie ? Pour faire roucouler les pigeons en haut des cathédrales ?

Amusé de sa réplique, papa s'est mis à rire fort. Barbara s'est mise à aboyer aussi fort que les chiens de l'espagnol du troisième étage.

— Tu ne sais rien de rien, qu'elle lui dit. Tu es un idiot qui comprend rien. La vie en rose existe. Faut juste choisir les bonnes nuances.

— Et on trouve ça où ? Dans toutes les bonnes quincailleries de quartier ?

— Faut faire le voyage et avoir l'esprit d'aventure. C'est pas un pantouflard qui va la trouver de toute façon ! Suffit pas de manger des caramels sur un canapé.

J'ai six ans, j'aime la guimauve et le nougat et j'aime Barbara aussi. C'est pas ma vraie mère (je ne connais pas ma vraie mère), mais elle est super. Quand je rentre de l'école, je peux la coiffer en buvant du thé dans ma dînette, je peux dire autant de mots interdits que je veux et elle garde toujours le secret. Je peux faire des dessins sur les murs pour « vivre en harmonie et en couleurs ».

Oui, la vie est parfaite avec Barbara. Sauf quand papa Richard se fâche en rentrant du bureau.

— C'est quoi ce bordel ? Faut me ranger ce capharnaüm (papa adore utiliser des mots du genre *procrastiner* ou *rébarbatif* ou *manichéen*...), et quand il sort son vocabulaire, Barbara l'appelle monsieur Dico. Elle se marre, elle se gausse, elle s'en fiche.

— Oh, la vie c'est fait pour se marrer. Arrête un peu tes histoires, monsieur Dico. Regarde, Lucille a fait une fusée pour que Barbie et Rogers puissent explorer l'univers. C'est Lucille qui a tout construit toute seule ! C'est merveilleux.

Et elle et moi, on s'est mis à danser un flamenco. Elle m'a appris les pas. Je sais bien que c'est pas comme ça qu'on danse le Flamenco mais c'est comme ça que nous on le danse, et c'est génial !

Hier, on est revenu avec un beau perroquet. Barbara a demandé si ils n'avaient pas un dauphin dans leur boutique ? Je me suis dit qu'un poisson de cette taille, ça risquait d'être difficile dans la baignoire. Le monsieur de l'animalerie n'a pas compris. On a pris le cacatoès avec la crête jaune soleil et les yeux comme des diamants noirs. Il parle un charabia extraordinaire et il chante avec Barbara et ses vinyles. On l'a nommé Toupet.

En voyant le volatile, Monsieur Dico n'a pas supporté.

— Dès que je tourne le dos, il se passe des trucs fous ici. Je commence à en avoir marre. Si j'étais pas là pour m'occuper des choses importantes !

— Les choses importantes ? C'est pas important de passer du temps ensemble et de s'amuser ? Tu racontes vraiment n'importe quoi mon chéri !

— Tu penses qu'à ça ma parole, t'amuser ? Et les factures, les

courses, le ménage ? C'est pas un jocrisse de perroquet qui va faire la vaisselle ou ranger le bazar.

— Tu devrais penser à nous plutôt que de penser à travailler dur. Ton argent, il sert à rien d'important. Au moins, Toupet s'énerve pas.

— L'argent sert quand même un peu. Sans lui on dormirait dehors, sans rien dans le ventre.

Trois jours plus tard, pendant que Barbara était chez son amie coiffeuse, on a ramené l'oiseau dans sa cage à l'animalerie. Comme il n'allait pas dans sa cage – parce que un oiseau, ça vole un point c'est tout – il faisait des catastrophes à la maison.

Barbara, elle, est revenue avec des fleurs dans les cheveux, des lèvres enflammées de rouge, du maquillage plein le visage. Belle à se damner. Et elle ne s'est jamais rendu compte que Toupet n'était plus là. Et que j'étais triste, elle ne s'en est pas aperçue non plus.

— Tu vas me rendre fou, lui a crié Dico en voyant le bouquet sur sa tête.

— Tant mieux. C'est que tu es sur la voie de la guérison mon chéri. Fou d'amour, c'est comme ça qu'il faut vivre, c'est vrai.

Et puis elle l'a embrassé fougueusement. Il n'a plus rien dit. Elle savait si bien le faire taire.

Le lendemain, on est allé au cinéma. J'ai pris avec moi mon escouade (*escouade* : c'est un mot que m'a appris papa) d'ours en peluche, licorne, panda, panthère, dragons, tous serrés dans un petit wagon rose à roulettes que je tirais jusqu'au guichet !

« Chut ! » m'a dit la femme Barbapapa. Et elle a sorti de sa poche une petite fiole de paillettes, qu'elle a saupoudrée sur mes animaux. Elle a chuchoté :

« Dispari disparu t'es ici mais on te voit plus. »

Après m'avoir envoyé un clin d'œil, elle s'est approché fièrement de la vitre de la caisse pour demander les tickets.

« Deux places jeune homme. Comme pouvez le voir, nous ne sommes que deux. Moi et ma fille. Personne d'autre ! »

Le jeune garçon a donné sans un mot les billets en faisant des yeux surpris et j'étais aux anges. Barbara est une fée fantastique. Elle fait des bêtises comme aucun autre adulte.

Comme elle n'aimait pas le gris, la femme Barbapapa ne voulait pas rester.

Elle est partie un matin sous la pluie. Un bel arc-en-ciel est venu lui rendre visite pour faire ses adieux.

— Mes amours, je vous aime à la folie. Mais le monde m'appelle. Il faut que j'aille trouver d'autres nuances de rose.

Elle a glissé une boussole et une carte des étoiles dans la main de Richard.

— Si jamais il te prend l'envie de me retrouver...

Il n'est resté que Richard et moi. La maison est devenue triste. Le vide et la grisaille se sont infiltrés partout. Les murs sont redevenus blancs. Plus de robes de soirées en pleine après-midi, de fleurs dans les cheveux, de flamenco. Le bras du tourne-disque s'est paralysé.

À la maison, Richard rentrait du bureau, sortait ses papiers et travaillait. Moi, je rangeais. Je faisais mes devoirs de grammaire et de géométrie. Pour que papa se sente bien, je nettoysais. Je voyais bien qu'il pensait à Barbara. L'entendre aboyer comme les chiens de l'espagnol du troisième lui manquait.

Comme j'étais certaine que même les discussions du matin sur la vie en rose lui manquaient, j'ai sorti le vinyle d'Edith Piaf et je l'ai fait danser sur la platine.

*Non. Rien de rien. Noooooon, je ne regrette rien.*

Papa s'est mis à pleurer. De chaudes larmes coulaient. Il ne s'arrêtait plus de pleurer. C'est comme si toute la tristesse qui inondait sa vie depuis longtemps se transformait en une immense cascade d'eau (Monsieur Dico aurait dit *cascatelle*).

Il a soupiré.

— Elle me manque tellement. Je sais qu'elle te manque aussi. C'est triste la vie sans la femme barbapapa.

La vie en rose, c'était elle. Il avait enfin ouvert les yeux. D'un air cérémonial, il a annoncé « c'est décidé. On plie bagages. »

Il ne restait qu'une chose à faire : lui courir après.

— Emporte ce que tu veux ! m'a dit Richard. Et le reste, et bien

on le laisse aux oiseaux et aux renards.

On est parti en coup de vent le vendredi. En route pour retrouver notre paradis à nous. J'ai pris l'essentiel : mon petit wagon, mes paquets de bonbons, ma licorne et mon panda.

Dans son sac à dos, Richard a mis des affaires pour notre voyage. J'avais un peu peur mais j'étais heureuse d'aller retrouver Barbara. Et papa aussi.

## ROSE POURCEAU

---

*Mehdi Ikaddaren*

*Un objet utile moins que  
l'âne évidemment pensait ton père  
Toute la ville t'a aimée*

Daniel Biga – *Oiseaux mohicans* – 1972

Ils sont devant moi. Ignobles. Avec leurs groins humides, leurs joues flasques, leurs oreilles hérissées de soies dégoûtantes. Ils se grimpent les uns sur les autres pour espérer décrocher la carotte, celle qu'on leur tend avec indifférence. Mais que voulez-vous, il faut bien les nourrir, ces bêtes, alors on prend sur soi, on répète chaque matin les mêmes gestes – et quelle routine ! – Enfiler ses bottes et saisir son paletot, sortir dans le froid pour remplir le seau de mangeaille, puis les retrouver là, plantés sous les frondaisons, et s'avilir devant ces porcs qui s'entre-déchirent.

Autrefois, on ne s'y attardait pas, c'était comme cela. La plus jeune des filles devait faire sa part : pas assez forte pour s'occuper des bœufs, les poulets c'est autre chose, ça demande une dextérité... Alors, on me collait à l'ouvrage. J'en ai vu défiler des cochons, leurs gros corps engourdis tressaillant de satisfaction à l'approche

de ma main. J'en ai aimé quelques-uns, même. On n'imagine pas la douceur de leur peau, là, au gras du ventre, quand on les effleure. Y ai-je pris du plaisir ? Assurément ! Suffisamment, en tout cas, pour vouloir adoucir leurs derniers instants.

Toutes les semaines, j'emmenais le plus vieux dans la maigre impasse où, telle une roche Tarpéienne, trônait une planche accompagnée de deux tréteaux. On n'occultait rien de ce qu'il fallait commettre. Pas d'autre horizon à leur triste existence... S'ils savaient, les pauvres, que l'on ne les nourrit que pour les engraisser ! J'ai beau les flatter, toujours avec tendresse, ne point ménager ma peine à susciter leur bonheur, ils n'en finiront pas moins comme les autres. C'est là ma fonction, ma seule utilité. J'ai toujours agi avec le goût du travail bien mené. Nécessaire, mais moins que l'âne. Pas même bonne à marier.

\*\*\*

Savez-vous que leurs yeux se dessillent au moment de mourir ? Ma main, elle, ne tremble pas.

\*\*\*

En faire du filet, de la rouelle, de la terrine, des petits salés, du saindoux, du boudin... D'abord, raser le corps, une fois esbaudi et vidé. Ouvrir, puis désosser la bête. On laisse faire les hommes, mais on assiste au spectacle. Et puis, parfois, cela tourne mal, l'animal résiste, alors il faut prêter main forte. Sans doute existe-t-il une mémoire chez eux, comme une forme de reconnaissance pour celle qui les nourrit. Ma paume les retient, il me tarde de les sentir s'abandonner, de voir leurs muscles se détendre et la peur disparaître. C'est ma récompense : qu'ils meurent sans angoisse, tout contre mon sein.

À chaque animal que l'on saigne, cela me remue. De les voir partir, c'est quelque chose... Même disparus, ils sont présents tout près de moi, ils posent leur regard énamouré sur ma figure pleine

de larmes, je n'ai alors qu'à embrasser ce vide, qu'à m'en saisir, pour fraterniser... Cloîtrée en moi-même, trop maquillée à la lueur d'une bougie, j'entrevois dans le miroir les traits porcins de mon visage, cette chair trop rose, ces ridicules fatiguées, et je comprends qu'ils me possèdent. Qu'ils m'ont eue !

\*\*\*

Certes, je ne suis pas mauvaise. On pourrait dire de moi que j'ai la grâce des illuminées, celle des filles simples, simplettes, simplement naïves. Un corps de femme dans un esprit d'enfant, ou bien le contraire... Parfois, il m'arrive de jalouser ces Dames qui viennent à la ferme nous acheter, tout empaquetée, leur livre de cochonnaille. Que pourrai-je avoir de commun avec ces élégantes, moi qui traîne dans la boue jusqu'aux genoux ? Les garçons les regardent. Pour peu, on leur donnerait l'absolution d'avoir tant d'impudeur : faut-il qu'elles soient jolies... En attendant, c'est moi qu'ils enserrent dans les coursvives, les métayers, troussant mes jarrets, mes dessous mal attifés... Qu'ils me pressent le cœur, qu'ils laissent glisser leurs doigts n'importe où, cela m'indiffère, pourvu qu'ils me soulagent. Car j'ai besoin de me sentir vivre... Et si, dans l'obscurité de la grange, certains en profitent pour me voler un baiser, cela n'est rien, non, cela ne compte pas... Je suis de celles que l'on possède, puis que l'on abandonne. Pas bonne à marier. Utile, mais moins que l'âne, pour la besogne.

\*\*\*

Alors, au mitan de ma vie, j'ai cessé de compter. J'ai laissé les années s'écouler. Chaque saison, la foire agricole nous ramène quelques sous, et la médaille d'or dans la catégorie porcine. C'est l'occasion de boire un mauvais mousseux. Je dresse un grand buffet tout plein de tête pressée, de jambon persillé, de roulades et de museau vinaigrette. Je râpe les carottes dans la cuisine aux côtés de ma sœur et de ses trois filles, au-dessous de guirlandes rose bonbon, de boudruches criardes et de serpentins... On me parle de vacances au bord de la mer, de voyages dans des pays exotiques, de

la cadette qui va bientôt emménager avec son amoureux. Personne ne remarque mes mains qui tremblent, je n'ai qu'à sourire, mal à l'aise dans mon fourreau, pour que l'on s'extasie de ma bonne mine.

— *Celle-là, ce ne sont pas les baisers qui l'enlaidiront...*

— *Un joli sucre d'orge !*

— *Belle à croquer sûrement. Mais le temps passe...*

Les lâches ! Combien d'entre eux m'ont accompagné jusqu'à l'autel, avant de se dédire ? Avec leurs caresses, ils espéraient quoi ? M'apprivoiser, me faire entrevoir un bout de paradis, quand bien même l'odeur du sang serait là, terrible, sous mes vêtements... On a beau frotter, racler les corps comme des os que l'on lave, étreindre et torturer, rien ne surgit de cet attachement contre nature, sinon un long feulement, une petite mort. Et dans leurs bras, je n'oublie pas.

Tous ces cadavres...

Il y a eu Jean, puis Michel. Puis d'autres, je ne sais plus... Dans le village, on me regardait drôle : l'insatiable qu'ils disaient, mais pas moyen de m'arrêter... J'épousais la courbe de leurs dos, la fossette au creux de leurs reins, la blondeur de leurs cheveux soyeux. Ils sont si innocents lorsqu'ils dorment... J'aspirais leur haleine de lait, je leur faisais des agaceries, comme les Dames des Grands Boulevards, les lèvres barrées de rouge. Ils ne se méfiaient pas. Ça ne comptait pas. Dans les villages, il en faut toujours, des comme moi. Des grasses et des naïves... De celles qu'on attire avec de la guimauve. Et puis, le travail était fait, et l'on n'avait rien à me reprocher, sinon de traîner derrière moi un parfum qui attirait les mâles. Un objet utile, mais moins que l'âne, évidemment... C'est comme ça qu'ils m'envisageaient. J'ai souvenance des longues nuits d'abandon, des cris silencieux, des agonies doucereuses. Ma chair contre leur chair. Quel supplice que d'y retourner, encore...

Alors, je fais ce que je sais faire le mieux. Ma main les étouffe et je les serre contre mon sein, qu'ils disparaissent sans angoisse.

\*\*\*

Ils sont devant moi. Ignobles. Avec leurs groins humides, leurs joues flasques, leurs oreilles hérissées de soies dégoûtantes. Dans la mangeoire, ça se bouscule : on y voit leurs petits sourires affamés, à ces doux anges. Faut-il qu'ils soient vicieux pour ainsi s'entre-déchirer ? Comme s'ils voulaient m'agripper, immédiatement, avant que de tout perdre... Alors, devant ces porcs, je m'exaspère, je trépigne. Je n'en puis plus de ces chaleurs qui me prennent, comme à revers... Régalez-vous donc !

\*\*\*

Un jour peut-être, on me surprendra. On me traitera de folle, quand bien même je ne serais qu'une femme mal employée. Un objet utile, mais moins que l'âne... Un cœur en sucre logé dans un charnier...

À mon tour, j'aurais rencard pour l'abattoir. J'aurais tout loisir de partir sans angoisse... ç'aura été ma seule utilité... M'offrir pour un amour sans lendemain. Puis n'en laisser aucune trace... Rien d'autre que cela : des corps que l'on enquille, des fantômes qui vous hantent, et ce secret qui vous dévore... Alors ils seront là, ils comprendront. Ils m'embarqueront, pleins de mépris, sous le regard des hypocrites. Je n'aurais qu'à sourire, dans ma tenue de pacotille, le corsage béant sur ma poitrine laiteuse, pour que l'on s'horrifie de ma bonne mine...

On se désolera : *Elle, si jolie pourtant...*

Las !

Ma belle gueule raccourcie au pied de l'échafaud : l'affaire est entendue. La fosse, je l'aurais mérité ! Faut dire : j'ai toujours eu le goût du travail bien mené...

# JE PRÉFÈRE ÊTRE FOLLE QU'ÊTRE UN BONBON

*Cecile Cayrel*

Il faut choisir dans la tête de qui notre image entre.  
Il y a des gens qui ont des images de nous, et dans leur tête, l'image fait ce qu'ils veulent.  
On ne sait pas.  
L'image fait des actions et dit des mots que l'on ne sait pas.  
Dans la tête des gens, nous sommes dociles.  
Nous leur répondons, nous nous habillons, nous pleurons comme ils veulent.  
Nous rions, nous embrassons, et nous nous taisons comme ils veulent.

Parfois, notre image résiste.  
Si notre image est forte, elle résiste.  
Elle ne se plie pas comme une feuille.  
Elle ne se couche pas si on lui demande de se coucher.  
Elle ne se tait pas si on lui demande de se taire.  
Parfois dans la tête des gens, notre image est en colère.  
Notre image crie.  
Notre image lève les bras vers le ciel.  
Ou elle se cache.  
Comme un enfant, elle met ses mains sur son visage pour ne pas être vue.  
Comme un vieillard, elle fait semblant de ne pas entendre.

On lui demande de courir, elle piétine.  
Elle sort du cadre.  
Dans la tête de certaines personnes notre image résiste.

Une fois, je suis entrée dans la tête de quelqu'un.  
Ce quelqu'un avait une image de moi.  
J'étais dans la tête, et mon image et moi nous avons parlé.  
Nous étions heureuses de nous voir.  
Mon image était plus jeune que moi.  
Et habillée comme je ne l'ai jamais été.  
J'ai demandé à mon image ce qu'elle faisait de ses journées.  
Elle m'a dit, je vis sur de grands canapés.  
Ces canapés sont comme des groseilles.  
Ou des framboises.  
Ils sont rouges.  
Et roses.  
Les canapés sont dans une pièce entièrement tapissée de rose.  
Un rose hideux.  
Mon image a dit, au début le rose n'était pas hideux mais il l'est  
devenu à force d'exister, à force d'être là.  
Mon image a dit, la moquette est rose et la lumière est rose et les  
tableaux sont roses et les verres dans lesquels je bois sont roses et  
tout est rose.  
Elle a répété, c'est hideux.  
J'ai demandé à mon image ce qu'elle faisait sur ces canapés et elle  
n'a pas su répondre.  
Une image qui ne sait pas répondre est une image qui a oublié de  
penser.  
J'ai été en colère.  
Seule sur ces canapés roses, l'image avait perdu le cri, la tempête  
et les poings.  
Elle s'était transformée en groseille, en framboise, en bonbon.  
Mon image était devenue rose bonbon.

Désormais l'image est dans ma tête.  
L'image s'assoit parfois sur des canapés roses, et parfois non.

Parfois elle se bat avec d'autres images.  
Parfois elle devient énorme, elle mange sans s'arrêter et se répand.  
Parfois elle s'assoit en tailleur, et elle dit aux autres images,  
écoutez-moi, j'ai une histoire à raconter.  
Parfois elle prend des pancartes et elle écrit oui et non, et les lève  
vers le ciel.  
Parfois elle prend des bains sans eau, l'eau se sont ses mains qui la  
caressent et cela fait comme une eau chaude parce que les mains  
sont chaudes.  
Parfois elle oublie qu'elle existe et pendant des mois elle ne bouge  
pas. Elle devient une image d'une image. Lorsqu'elle bouge enfin,  
elle dit, voilà, je me suis reposée.  
Dans ma tête l'image fait ce qu'elle veut.

Un jour, j'ai vu le quelqu'un dont l'image était prisonnière.  
J'ai dit, je sais.  
J'ai dit, mon image était en toi des années et tu lui as volé sa colère.  
Tu l'as transformée en bonbon.  
Mais mon image n'est pas un bonbon.  
Je ne suis pas un bonbon.  
J'ai tendu un bonbon, j'ai dit, ceci est un bonbon, est-ce que tu  
trouves que je ressemble à un bonbon ?  
J'ai dit, si tu manges le bonbon, le bonbon disparaît. Tu le manges,  
tu le digères et tu l'oublies.  
Tu as fait pareil avec moi, tu m'as mangée, tu m'as digérée et tu as  
oublié qui j'étais.  
La personne a dit, tu es folle.  
J'ai ri comme une folle pour montrer à la personne qu'elle avait  
raison.

Je préfère être folle qu'être un bonbon.  
On ne mange pas les folles.  
On ne les approche pas.  
Les images des folles sont libres et ne se laissent pas faire.  
Elles résistent comme l'eau sur la toile cirée.  
Elles ne font pas ce qu'il faut.  
Elles ne dansent pas quand les autres dansent, elles ne chantent pas

quand les autres chantent. Elles dansent et elles chantent quand elles le veulent et c'est pour ça qu'elles sont folles.

Elles n'ont pas besoin qu'on les comprenne.

Elles tiennent leur colère intacte au creux de leurs mains.

Lorsqu'elles ont faim, elles la grignotent et plus elles grignotent, plus la colère est intacte et plus elles ont faim.

Les images des folles sont insatiables.

Je préfère être folle qu'être un bonbon.

# ROSE EROS

*Philippe Caza*

*In naturalibus* dans son boudoir, Rose, princesse du Royaume de Baliverne, jouvencelle en pleine croissance, aussi mignonne qu'une culotte en dentelle (alors même que pour l'heure elle n'en porte point), appelle son esclave Bonbon, qui lui prépare son bain quotidien de lait-fraise.

Quand elle émerge de son petit nuage, elle a la peau lilas et les cheveux effervescents. Puis, comme il faut malgré tout se tenir raisonnablement pour affronter la Cour lors du Bal des Débutantes, elle se fait des yeux menthe à l'eau, se peint les ongles en fuchsia et enfile, un par un, des bas de soie moirée. Suit une robe tissée de nuages d'aurore, à jupe longue et à bustier décolleté qui laisse émerger dangereusement du lin candide les deux dragées charmantes de ses seins. C'est une robe de fiancée annuelle, car la princesse est bien apprivoisée, mais elle la porte comme un linceul, car elle a l'âme en berne. Elle enfile les bagues, bracelets, colliers d'or et de perles, bien consciente que ses bijoux, pour être précieux, n'en sont pas moins ses chaînes. Pour finir, elle chausse ses escarpins de verre filé aux talons de dix-huit centimètres qu'elle n'a encore jamais portés et qui la feront plus grande que son Père le Roi, couronne comprise. Pour elle, pas de diadème, pas même de coiffure sophistiquée. Par un trait de provocation guimauve, elle laisse ses cheveux nivéens flotter en désordre, encore humides de son bain, sur ses épaules et le long de son dos. Des bulles roses

s'y attardent.

Le Roi sous son dais éructe en la voyant entrer dans la salle d'apparat, comme survolant le tapis de pétales de ses pas transparents. Il porte la cape violâtre aux parements d'hermine et le gant rouge de Barbak, le dévoreur d'épouses. Sa couronne de papier doré porte encore les traces de frangipane de la dernière galette d'Épiphanie. Il a la langue rose, comme les loups. Son peintre a maquillé en deux tons, violet et vert bronze, l'entour de ses yeux furibonds. Il regarde Rose comme un morceau de bois hérissé d'épines et il ne comprend pas, soudain dépossédé. Il se rappelle avant, quand il pouvait la prendre sur ses genoux, sa petite princesse, la *bistouffler*, la musarder, la léchouiller... et son regard se voile en cataracte, et son cœur noir noircit encore.

\*\*\*

S'ouvre le Bal des Débutantes, les noces cristallines du printemps. Tout se présente bien : on a envoyé les paysans battre les étangs pour en chasser les grenouilles afin que leurs coassements ne couvrent point la musique. Idem pour les rossignols dans les ronciers. Des musiciens venus de l'Est, acrobates pour noces et banquets, donnent un concert de flûtes de Pan : pavares pleines de morgue, boléros féériques en pleine lumière, tangos désargentés. Le sourire entre les dents, les jeunes élites masquées se laissent enlacer par les édiles aux yeux indiens pour des mazurkas compassées où les pas en avant des uns se confondent avec les pas en arrière des autres. Les courtisans sans âge, échassiers lugubres, les observent avec des anicroches de sarcophages.

À la deuxième danse, sur « Oblivion », *lamento ralenti* au parfum lascif, le chevalier Freddy Sirocco Rubirosa, le héros volant au masque de pruneau, fait tourner la princesse Rose au masque d'églantine et murmure à son oreille qu'il peut révéler au monde ses attouchements solitaires, sauf si... Sans doute affabule-t-il, ce mufler aux borborygmes fats. Sans doute fomenté-t-il des intrigues velues, des machinations cyniques, des manigances à double fond. Mais Rose le reconnaît, sous son masque : ce n'est que le chauffeur sans nom du Roi – habilement déguisé. « Va te

faire désosser, rapace impérialiste », lui rétorque-t-elle, endiablée par la chorégraphie.

À la troisième danse, « Libertango », sous un plafond de barbe-à-papa, la princesse Rose valse avec son esclave Bonbon, qu'elle reconnaît aussi, sous son masque de magnolia. Caressée par ses doigts en fleurs, elle dévoile les sources de leur vertige mutuel devant les fauteuils d'orchestre. Son propre masque de porcelaine anglaise tombe et se brise. Sa robe de taffetas tombe et se brise avec un frou-frou dévergondé. Ses escarpins de cristal se brisent sous ses jambes soyeuses. Ses orteils ne se blessent pas aux éclats : elle tourne encore, en son extase, dix-huit centimètres au-dessus du tapis de pétales.

Elle est la Beauté – antidote à tous les poisons.

Face à cela, le Roi de Baliverne perd ses plumes et ses ors, se découd, se disloque, rejette son hermine, son gant rouge et sa couronne d'épines ensanglantée, révélant au grand jour ses attouchements pervers et ses atrocités carnivores. Tout son monde intérieur statufié dans son hypocrisie hépatique d'homme pyramidal. Et c'est la chute. Chute en vrille du haut de son trône, *débaroulade* en avalanche au long des trente-neuf marches de marbre rose de son gradin. Il finit, désarticulé, sur le tapis du bal. Il en perd jusqu'à ses majuscules, le roi de baliverne. Il abdiquerait bien, mais c'est trop tard. S'avisant qu'il n'a plus mal nulle part, il comprend qu'il est mort.

Et il meurt.

Le palais lui-même en tremble sur ses fondations.

Débandade. Ses témoins, sa Cour, les courtisans blafards, pris entre la semelle et l'enclume, marchant avec des manières de poules désespérées, convergent vers le porche de la salle. Loques humaines, fous décoiffés, ils s'effacent dans le gris brouillé sans nuances du monde extérieur. Là, plus rien n'est rose, plus rien n'est champagne, plus rien n'est friandise ou sucrerie. Là, le temps est suspendu entre l'aube et les limbes. Pas même une résistance de l'air. À peine si des anges désaffectés passent, silencieux, sinistres vautours : vols blanchâtres dans le silence gris. Tout autour, néant pâle, vide sans couleur et sans forme, plan astral sans cadastre, absence absorbant la vue.

... Et sans même un mystère. Seulement le réel. C'est là que s'ameutent les Morloks et que hurlent les nains de la pleine lune.

Dans la salle désertée de tout bal, sous la menace des orgues ténébreux, reste la princesse Rose en pleine émeute amoureuse, qui danse à bouche que veux-tu un calypso d'apocalypse avec son esclave Bonbon.

\*\*\*

Plus tard, revenue dans sa chambre, les hanches enchantées, les yeux exorcisés, les cheveux rangés en ordre de bataille, Rose, seule et unique princesse du ci-devant royaume de Baliverne débarrassé de son roi fantoche, rêve un moment dans sa tour. Rêve au héros des légendes, le chevalier Freddy Sirocco Rubirosa et se rend compte qu'elle l'a toujours détesté. Elle appelle le chauffeur royal, celui-là même qui s'était sournoisement déguisé en ce héros voltigeant pour la circonvenir, au bal, celui qui prétendait connaître ses fredaines. Elle lui arrache la langue de ses propres mains – proprement. Il s'en va en bavant un peu. Puis elle avise le petit Jésus en celluloïd empaillé dans sa crèche sur la commode en bois de rose et l'étrangle de ses mêmes mains. Voilà une bonne chose de faite.

Elle appelle son esclave Bonbon qui lui fait du café, puis rappelle le chauffeur anonyme et muet afin qu'il sorte la Cadillac rose dragée. Rose et Bonbon embarquent, chargées de paniers de pique-nique. Le chauffeur conduit en bavant en silence sur les routes du royaume tout au long de la journée – jusqu'à la mer. C'est marée haute et la chaussée pavée vers l'île d'Avallon est recouverte d'onde amère. La princesse et son esclave attendent en mangeant des choux à la crème et en buvant du champagne rosé. À l'aube, la marée redescend et dégage la route, laissant un lit de goémons et quelques flamants roses perchés sur une patte (chacun). Rose chasse le chauffeur qui rentrera à pied sans manger et sans boire. Elle prend le volant et conduit la Cadillac en direction de l'île des magiciennes.

Sur la chaussée délavée, roulent Rose et Bonbon, tendrement enlacées.

# TOUT CE QUE LA PHILOSOPHIE PERMET

*Julien Villefort*

Rose Sweetward interrompit avec regret sa lecture des *Questions concernant la liberté, la nécessité et la chance* de Thomas Hobbes. Absorbée par cet ouvrage passionnant, miroir de l'esprit du temps, elle avait perdu le décompte des heures et des miles. Son long voyage depuis la pension de madame Carneate était pourtant terminé. Sa voiture avait parcouru champs et collines du Surrey, traversé Lowndes, passé la grille de Cartland House et s'était arrêtée devant le seuil de la demeure familiale. Rose était de retour chez elle, après quatre années consacrées à ses études. Par la vitre, elle contempla les hautes façades de l'édifice. Cartland House faisait la fierté de sa famille et l'admiration des habitants du comté. Rose ressentit en son cœur une joie nostalgique de retrouver le décor de son enfance. Elle se sentit comme Xénophon revenant à Athènes. Malgré tout, la pension lui manquerait. Ses chères études, ses précieux livres, la bibliothèque remplie d'ouvrages et de promesses, cette atmosphère d'intelligence, de réflexion, de joutes verbales et spéculatives lui avaient été bonheur. Elle s'y était épanouie, telle une fleur en serre. Les abandonner avait été une douleur. Rose avait trouvé consolation dans Lucrèce et le *De rerum natura*. La vie était ainsi faite : des débuts et des fins, des rencontres et des séparations. Chaque étape s'embrassait comme riche d'avenir. Un chapitre se concluait pour Rose, un autre débutait. Elle le rédigerait à sa manière, car son ambition était fixée : elle deviendrait philosophe.

Un valet lui ouvrit la portière, elle descendit du véhicule. Le soleil accrocha son visage et ses cheveux blonds, l'éclat de ses vingt ans resplendit. Rarement si belle personne n'avait porté si juste prénom. Rose, avec son teint délicat, incarnait la rose anglaise à la perfection. Ses camarades pensionnaires l'avaient souvent complimentée. Rose avait été sensible à ces hommages, coquetterie de la jeunesse, avant de les écraser dans son cœur impitoyable. Peu lui importait la beauté. La seule chose remarquable à ses yeux restait les trésors de l'esprit. L'être sage emporte partout avec lui ses richesses, raisonnait-elle. Elle se jeta dans les bras de sa nourrice, la vieille Daisy. Celle-ci s'exclama de la trouver si changée, si grandie, si embellie. Rose tendit la main à Bartley, le majordome qui s'inclina avec sa gravité habituelle. Monsieur et madame Sweetward, ses parents, l'attendaient au salon. Rose traversa le vaste hall d'honneur de Cartland House et entra dans la pièce indiquée. Elle embrassa avec effusion son père et de sa mère. Ambroise Sweetward reçut sa fille unique avec joie. Elle lui avait manqué, son cœur de père s'émut à la voir adulte. Violet Sweetward écrasa une larme dans son mouchoir. Les espoirs investis en Rose semblaient fondés. La jeune fille alliait fraîcheur, naturel et dignité. Son port, son maintien lui conféraient une prestance. Rose retenait le regard et l'attention. Les Sweetward firent asseoir leur enfant entre eux. Rose observa ses parents. Ces quatre années les avaient peu changés. Quelques rides légères, un tour de ceinture élargi, à peine. Ils composaient un tableau charmant à la Reynolds. Tous trois échangèrent longuement leurs nouvelles. Rose brûlait de leur faire part de son désir de devenir philosophe, elle patienta, guettant un silence dans la conversation. Quand il se produisit, elle prit sa respiration. Elle fut cependant devancée par son père qui formula une inconcevable perspective : il lui fallait songer à son mariage.

La foudre s'abattit sur Rose. Des nombreux plans qu'elle avait tirés sur l'avenir, aucun ne comprenait des épousailles. L'herméneutique, la métaphysique, la maïeutique, oui. L'hyménée, décidément non. Dans son innocence, elle s'était imaginée disposer de sa personne, lire les Classiques et les Modernes, rédiger de sa plume des traités philosophiques, rencontrer les esprits de son temps, voyager en Grèce et en Italie sur les traces de Platon et de

Sénèque. Pas subir les assauts amoureux d'un homme, ni remplir chaque nuit des devoirs conjugaux dont la physiologie la répugnait par avance, encore moins enfanter d'une marmaille pléthorique. Elle se sentait plus Athéna qu'Héra. Elle protesta à ses parents qu'elle n'en avait aucune envie. Sa mère l'enjoignit à la raison. Rose répondit qu'elle n'en manquait pas et que c'est ce surplus qui la poussait à fuir l'état matrimonial. La stupeur envahit le visage de Violet Sweetward qui ne s'attendait pas à rencontrer si vive opposition. Ambroise Sweetward entreprit sa fille sur l'angle de ses devoirs. Il convenait qu'elle épouse un gentilhomme de bonne naissance et qu'elle lui assure une descendance. Rose jouirait de grands avantages et d'une indépendance inédite. Elle disposerait de vastes sommes d'argent sur lesquelles son futur époux n'aurait aucun droit de regard. Quant à Cartland House, il lui appartiendrait en entièreté sans partage conjugal. Rose se récria : elle se préférait pauvre et libre, sans logis si ce n'était pour sa bibliothèque. Les Sweetward s'horrifièrent : leur fille était devenue un bas-bleu.

S'ensuivit une dispute familiale, la première entre Rose et ses parents. Vingt ans de concorde furent brisés là. Rose tempêta, en appela à Bacon, Hume et Locke. Violet Sweetward jeta les bras au ciel, en appela au Seigneur. Ambroise Sweetward prit une couleur brique, en appela au bon sens. Leurs cris ameutèrent les domestiques, qui s'en vinrent écouter à l'huis. Le ton monta, Ambroise Sweetward donna à choisir à sa fille : le mariage ou la porte. Rose se leva de son canapé avec un air de majesté offensée, déclarant qu'elle irait plutôt vivre dans un tonneau sur la Grand-Place de Lowndes, telle une Diogène contemporaine, que d'épouser un quelconque hobereau terreux porté sur la chasse et le whisky. C'est ainsi qu'elle apprit le nom du parti envisagé par ses parents : Anthony Pinkpatrick. Le coup porta et sa détermination vacilla. Avant d'épouser la philosophie, elle avait rêvé d'épouser Anthony. Son père, notant son hésitation, s'engouffra dans la brèche. Il énuméra les nombreuses qualités d'Anthony, à commencer par sa respectabilité, son amitié avec les Sweetward et surtout, le voisinage de ses domaines. Une union parfaite. Rose contre-attaqua. Anthony Pinkpatrick était un vieillard de près de trente ans, entiché de ses chiens et de ses chevaux et qui ne savait

distinguer Anaximandre d'Anaximène. Violet Sweetward opta pour la corde sensible. Elle récapitula, avec des trémolos dans la voix, la longue liste des malheurs ayant accablé l'infortuné Anthony, le décès prématuré de ses parents, son enfance triste d'orphelin, la tutelle abusive de son oncle, les longs procès de son émancipation et pour comble de tristesse, la mort en couche de sa première épouse, après avoir donné naissance à un fils mort-né. Rose était parfaitement informée de ces épisodes, mais elle ne se sentait pas vocation à réconforter les veufs éplorés. Elle aspirait à devenir la nouvelle Mary Wollstonecraft. Ce fut là le mot de trop. Au nom de cette affreuse personne, les Sweetward expédièrent leur fille dans sa chambre, avec ordre de ne reparaître en leur présence qu'au souper. Anthony avait été invité, elle lui ferait bonne figure. Au cas contraire, ses livres lui seraient confisqués. Rose se retira, chassant devant elle les domestiques ravis de ce drame et qui n'en avaient perdu le moindre mot. Elle se contenta jusqu'à se retrouver seule. Elle se jeta alors sur son lit et déversa toutes les larmes de son corps sur son oreiller. Ensuite, elle reprit son livre et trouva quelque réconfort auprès de Hobbes.

Le soir venu, elle fut tentée de s'enfermer dans sa chambre et de se contenter de nourritures spirituelles. Marc Aurèle valait bien un souper. Elle repensa néanmoins aux menaces de confiscation. Elle céda, rageant et maudissant Anthony, ses parents, le monde en général qui n'avait cessé de décliner depuis l'assassinat d'Hypatie par des fanatiques religieux. Daisy vint la coiffer et lui murmurer des paroles consolantes à l'oreille, tandis qu'elle lui brossait et attachait ses cheveux. Rose se contenta, la pauvre nourrice n'avait reçu aucune instruction, elle était plus la victime d'un système injuste que sa complice. Dans un geste de défi, elle s'accrocha autour du cou son médaillon en forme de chouette. Le message ne saurait être plus clair. Et si Anthony s'avisait de lui adresser de la parole, elle le couvrirait de ridicule en l'entraînant sur les terrains périlleux de la rhétorique, de la dialectique et de l'art ancien. Elle entra d'un pas décidé dans le salon. Ses parents faisaient assaut d'amabilités à leur voisin. Anthony se retourna vers elle et la volonté de Rose mollit. Son voisin avait conservé sa beauté. Ses yeux verts, ses cheveux châains, son visage régulier,

la première jeune fille venue serait tombée éperdument amoureuse de lui et se serait jetée à son cou, comme dans ces stupides romans d'amour de Miss Gaskell ou de Miss Austen. Rose caparaçonna son âme. Elle n'épouserait pas cet homme, même pas pour une édition originale des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* de Newton, signée de l'auteur. Les regards sévères de ses parents la contraignirent à quelques politesses, qu'elle expédia de mauvaise grâce. Quand Anthony lui saisit la main pour la baiser, elle fut parcourue, à son corps défendant, d'un frisson. Elle se revit adolescente, innocente et lui, si jeune, si étincelant, si distingué. Elle l'aimait alors. Chacune de ses apparitions la chavirait de bonheur. Son mariage lui avait causé un vif chagrin. Puis, elle était partie en pension, elle avait découvert le véritable amour, celui de la philosophie, elle avait changé. Elle avait éprouvé de la compassion envers Anthony et lui avait écrit plusieurs lettres lors de la mort de sa femme. Leur correspondance s'en était tenue là. Elle l'examina attentivement. La douleur l'avait altéré. Il avait perdu sa légèreté, son caractère primesautier, sa désinvolture. Il était désormais plus grave, plus contenu. Cela ne changeait rien à l'affaire. Il se trouverait une autre épouse et elle, poursuivrait ses noces avec Épictète et Plotin.

Le repas se déroula dans une ambiance morne. Rose ne se mit aucunement en frais de conversation, se concentrant sur son assiette. Ses parents entretenirent Anthony de sujets anodins, le voisinage, leurs connaissances communes, les nouvelles de Londres, les dernières extravagances du roi Georges. Au dessert, Anthony, mû par la politesse, questionna Rose sur ses études. Elle prit un air angélique et lui déversa sur la tête ses opinions sur les ouvrages éducatifs de Mary Wollstonecraft. Sa mère s'étrangla avec sa gelée. Son père afficha à nouveau une teinte brique. Anthony resta stoïque dans la tempête, confessa qu'il n'avait jamais lu Mary Wollstonecraft. Rose s'enquit de sa dernière lecture. C'était le *Debrett's*. Rose se lança dans une audacieuse comparaison entre Suétone et Monsieur Debrett, mal reçue par ses parents. Ambroise Sweetward interrompit sa fille au beau milieu d'une phrase pour s'offusquer des lectures permises par madame Carneate. Sa femme surenchérit, ces vies d'empereur lui semblaient peu édifiantes pour

des jeunes filles respectables. La conversation emprunta un chemin dangereux. Rose s'échauffa, les Sweetward se raidirent, Anthony tenta une manœuvre désespérée et cita Horace mal à propos. C'en fut trop pour Rose. Un inculte doublé d'un béotien, son opinion de son voisin était faite. Elle prétexta se sentir mal, demanda la permission de se retirer, ce qui lui fut accordé. Elle regagna sa chambre sous les regards des domestiques dissimulés derrière les colonnes. Ce nouvel acte leur avait plu, ils attendaient le prochain avec impatience. Rose se coucha avec Hobbes. Ambroise et Violet Sweetward se couchèrent de méchante humeur. Anthony se coucha en pensant à Rose. Il n'avait jamais rencontré de jeune fille aussi belle et intelligente. Elle ferait une parfaite épouse.

Les jours suivants, Cartland House fut le théâtre de querelles répétées entre les Sweetward et leur fille. Les repas se déroulaient dans une atmosphère tendue. La vaisselle ne volait point, au contraire des remarques aigres-douces et des mots amers. Les deux camps complotaient pour amener la reddition de l'autre, sans grand effet. Les Sweetward ne démordaient pas de leur idée de mariage. Rose s'arc-boutait sur son refus. L'escalade se poursuivit quand arrivèrent par le courrier deux invitations simultanées. La première provenait de Glyn House et d'Anthony Pinkpatrick. La seconde, du presbytère et du révérend Treats. Anthony invitait les Sweetward à un bal en l'honneur d'Iris Candigham, sa cousine de passage. Le révérend Treats les invitait à une conférence de Laurence Taffiton, la gloire montante de la philosophie anglaise. Rose dédaigna le bal, supplia pour la conférence. Ses parents condamnèrent la conférence, imposèrent le bal. Des vociférations furent émises de part et d'autre qui résonnèrent jusqu'à l'office et enchantèrent les domestiques. Pour atteindre son objectif, chacun fut contraint aux concessions. Rose arracha la permission d'assister à la conférence, chaperonnée par Daisy, à condition de se rendre au bal et de consacrer trois danses à Anthony Pinkpatrick. La jeune fille trouva qu'il s'agissait d'un prix exorbitant à payer, mais s'en consola en écoutant avec ravissement, la semaine suivante, Laurence Taffiton. En s'appuyant sur les thèses de Hegel, il démontra la réalité de la conscience humaine. C'était incompréhensible, c'était délicieux. À contempler Taffiton s'escrimer sur si haute philosophie, elle sentit

croître en elle un étrange sentiment. Son cœur battait au rythme des phrases du jeune homme. Elle détailla sa tête, son allure, son apparence phénoménologique. Elles étaient quelconques. De taille moyenne, le front bas, le nez allongé, les cheveux épars, Laurence Taffiton ressemblait plus à Héphaïstos qu'à Apollon. Rose en convint cependant : elle succombait à la puissance de son raisonnement, de ses vastes connaissances, à la supériorité de son intelligence. L'assemblée applaudit le conférencier, se pressa pour lui parler. Rose patienta longuement afin de lui adresser quelques félicitations, qu'il reçut d'un air distrait, et pour obtenir un autographe sur son programme, qu'il lui accorda sans y songer. Elle revint à Cartland House sur un nuage cotonneux. Elle avait rencontré l'homme de sa vie.

Le lendemain, ce fut à son tour d'avaler la potion amère du compromis. Elle s'apprêta pour le bal. Elle choisit sa robe la moins élégante, demanda à Daisy de la coiffer comme une dame patronnesse et prit soin de faire dépasser de son réticule un exemplaire des *Tristes* d'Ovide. Malgré ses menaces, Violet Sweetward ne put obtenir meilleur accoutrement de sa fille. Tous les trois arrivèrent mécontents à Glyn House. Ils y furent accueillis par Anthony et sa cousine Iris. La terreur envahit les Sweetward. Iris était d'une beauté stupéfiante et manifestement très éprise de son cousin au bras duquel elle s'appuyait avec tendresse et qu'elle comblait de regards énamourés. Rose ne releva rien de tout cela, car la confusion l'avait envahie. À l'autre bout de la salle, entouré de trois douairières, Laurence Taffiton tenait cercle. Elle regretta aussitôt de s'être si mal fagotée, n'ayant pas songé qu'il puisse être invité à pareille futilité. Elle planta là ses hôtes et ses parents pour rejoindre l'élus de son cœur. Il ne la reconnut pas, ce qui lui causa un vif chagrin. Elle s'assit malgré tout à ses côtés et attendit qu'une occasion se présente de briller par sa conversation. Celle-ci ne vint pas. Taffiton concentrait son attention sur une vieille dame à sa gauche, qui roucoulait entre deux quintes de toux. La conversation roulait sur Kant, que Rose n'avait pas lu. Elle cherchait dans sa tête un point d'abordage, tandis que l'orchestre se mettait à jouer et qu'Anthony ouvrait le bal avec sa cousine. Rose n'y prêta pas attention, malgré les signaux que lui adressait

sa mère depuis le buffet. Elle était absorbée par la conversation de Taffiton. Soudain, Anthony apparut à ses côtés. Il sollicitait sa première des trois danses. Violet Sweetward agitait son éventail de façon menaçante. Taffiton était passé à Fichte. Rose, à regret, céda. Anthony l'enlaça pour une valse. Elle réalisa enfin sa situation. Les regards de l'assemblée convergeaient vers eux, sauf ceux de Taffiton, empressé auprès de sa douairière. Ses parents retenaient leur souffle. Iris Candigham affichait une mine chafouine, tout en lui adressant un sourire carnassier. Rose tourna à nouveau la tête vers Taffiton. Anthony éclata de rire et ingénument, lui révéla le pot aux roses. L'impétrant courtisait une riche veuve dans l'espoir de s'établir dans la vie. Les rêves d'amour philosophiques de Rose se brisèrent sur le parquet ciré de Glyn House. Elle n'eut plus d'inclinaison à la danse du restant de la soirée. Elle s'assit derrière un pilier et relut les *Tristes*, au dam de ses parents et d'Anthony, mais à la joie d'Iris Candigham.

Il y eut évidemment rétorsion, Rose n'ayant pas respecté l'accord parental. Son accès à la bibliothèque de Cartland House fut révoqué et les livres présents dans sa chambre, saisis et mis sous séquestre. Rose tint bon, elle avait de toute façon caché ses volumes les plus précieux dans divers recoins de la propriété, du tiroir secret de son secrétaire jusqu'au placard à balais. Elle disposait d'assez de munitions littéraires pour subir un siège. Elle fut en outre contrainte de se promener une heure chaque après-midi autour de l'étang séparant le domaine des Sweetward de celui des Pinkpatrick. Daisy l'accompagnait, avant de se cacher derrière un rhododendron. Rose marchait le temps prescrit, la tête baissée, les poings serrés, méditant mille projets pour s'extraire de ce carcan et s'enfuir à Heidelberg. Elle butait sans cesse sur la question financière : elle ne possédait pas le moindre sou pour accomplir son plan et il lui restait trop de dignité pour recourir au vol. L'inévitable se produisit le troisième jour : Anthony surgit entre deux forsythias. Rose eut peine à réprimer un mouvement d'humeur. Anthony se montra gentleman jusqu'au bout des ongles. Il feignit de ne rien voir, ni comprendre. Il lui parla comme à une égale, s'intéressa sincèrement à elle, à ses lectures, à sa passion philosophique, à ses auteurs de prédilection. Rose lui reconnut

du tact et de la sensibilité. Au fond, c'était un brave garçon. Il n'avait pas reçu de formation philosophique, voilà tout. Rose se dégela, poursuivit la conversation avec une chaleur plus marquée. Ils conversèrent de l'Antiquité. Anthony s'était arrêté à Homère et Virgile. Rose lui recommanda Plutarque et Cicéron. Il promit de commander leurs ouvrages. Mue par une arrière-pensée, Rose l'invita à venir les emprunter à Cartland House. Ses parents n'oseraient l'empêcher d'entrer dans la bibliothèque si Anthony l'accompagnait. Il accepta avec empressement. Rose avait vu juste : les portes du lieu défendu s'ouvrirent devant elle et son compagnon, de la main-même de sa mère, partagée entre la surprise et le ravissement. De fait, elle se contenta de tancer Rose qui se saisit devant son nez des *Éthiques à Nicomaque* et à *Eudème* d'Aristote. La jeune fille tendit en prime sa *Métaphysique* à Anthony qui s'en retourna, promettant de lire ces ouvrages au plus tôt. Ses parents félicitèrent Rose pour sa raison retrouvée. Ils convinrent que sa méthode sortait du conventionnel et de l'ordinaire attendu d'une demoiselle. Ils s'attendaient plutôt à quelques promenades parmi les fleurs et deux ou trois arias partagées autour d'un piano, devant témoins. Rose les coupa d'un ton glacial. Elle n'avait point changé d'avis. Elle n'épouserait pas Anthony. Elle se contenterait de le convertir à la philosophie. Elle brûlait là ses vaisseaux et fut donc renvoyée *manu militari* dans sa chambre, puis privée de souper, ce qui pour une jeune fille de vingt ans s'avérait une humiliation.

Elle fut désincarcérée deux jours plus tard, quand Anthony rapporta les livres empruntés. Décidée à précipiter l'affaire, Violet Sweetward les abandonna tous deux dans la bibliothèque. Rose fut surprise : Anthony avait réellement lu les ouvrages. Il confessa avoir peiné, à moitié compris les sujets abordés et réalisé ô combien il était peu instruit. Sa mine contrite toucha Rose. Elle l'avait jugé avec précipitation. Il semblait sincère dans sa démarche d'élévation philosophique. Et de fait, Anthony ne mentait pas. Il avait vécu jusque-là dans un monde étroit de certitudes et de savoirs comptés. La société et sa famille attendaient de lui qu'il se comporte en riche seigneur, qu'il épouse l'esprit du temps, qu'il soit élégant, *fashionable* et savant en matières concrètes. Personne ne l'avait guidé vers les voies hautes de l'épistémologie et des Lumières.

Rose était la première à appartenir à ce monde intellectuel, elle l'attirait d'autant plus, car au fond de lui, il aspirait à l'élévation de ses connaissances. Il n'était point sot : il avait parfaitement deviné les manœuvres des Sweetward. Il en avait ri, puis les qualités de Rose, ses fulgurances l'avaient conquis. Et à l'entendre lui offrir d'être son instructrice en matière intellectuelle, il succomba. Lui prenant la main, il lui confessa ses sentiments pour elle et son envie de s'enfermer avec elle dans toutes les bibliothèques du monde. Elle serait sa Thémistoclée, il serait son fidèle élève. Rose rougit, pâlit, dut s'asseoir. La tête lui tournait, elle n'avait guère envisagé pareil dénouement. Elle ferma les yeux, s'abandonna à une prospective hégélienne. Ce mariage comportait des avantages et devenir l'enseignante de son mari lui plut infiniment. Elle se vit donner naissance à un nouveau Socrate. Puis, elle se souvint des paroles de ce dernier : « *Quoi qu'il en soit, mariez-vous. Si votre épouse est bonne, vous serez heureux. Si votre épouse est méchante, vous deviendrez philosophe, ce qui est excellent.* » Elle rouvrit ses paupières et assura Anthony qu'elle serait sa femme pour le meilleur et pour la philosophie. Derrière les rideaux, les domestiques écrasèrent une larme d'émotion dans leurs mouchoirs. De l'autre côté de la porte, Ambroise et Violet Sweetward poussèrent un soupir de soulagement. L'affaire était conclue, malgré les lubies de Rose. Ils regagnèrent le salon en se promettant d'expurger leur bibliothèque de tout écrit philosophique.

# COULEURS, GOÛTS ET FORMES

*Céline Sophistiquée*

J'aime tes deux billes vertes,  
Leur brillance m'emporte,  
Me mirer dedans me rend beau  
À oublier mes allures de corbeau

Les lobes de tes oreilles  
Logent divinement à merveille  
Entre mes lèvres et sur ma langue  
Avec leur velouté de mangue

La forme carambar de ton cou  
M'offre une texture et un goût  
Qu'accentuent tes deux igloos  
En chamallow juste en dessous

Les copeaux de réglisses  
Qu'abrite ton petit nombril  
Vigoureusement hissent  
L'unique arbre de mon île

La barbe à papa dans ta culotte  
Émoustille ce qui la pelote  
Mais pour mes sens le meilleur  
Reste ton bonbon rose à l'intérieur.

# TONALITES CONTINUES

---

*François Fournet*

Mon box est étroit. Coudes écartés, je touche les parois. Le plafond est une dizaine de mètres plus haut, une cage thoracique de néons et une peau de tôle. On est cent-vingt-quatre organes en train de battre, dessous. Tout ce qui se passe sous le capot pour que la machine tourne. Des millions de concessions-minute négociées pour pas que ça crève.

À l'oreillette la voix du serveur décompte :

— Communication établie dans trois, deux, un...

Je fais le vide. Cent-vingt-trois employés se taisent. Il n'y a plus que les tonalités. Une. Deux. Trois.

— Allô ?

— Bonjour monsieur, je suis Aimé Fondant et je vous appelle pour vous faire profiter de...

— Et vous vendez quoi, des gâteaux, avec un nom pareil ? Merci mais ça m'intéresse pas.

— Monsieur, cela vous concerne. En effet votre dernière facture, comme je vous disais, montre...

— Bonne journée.

Je n'ai pas le droit de raccrocher. J'attends. Cent-vingt-trois employés reprennent corps dans le silence de la communication. C'est encore une communication, si personne ne parle ? La communication est établie. Qu'est-ce qui est établi ?

— Et bon courage.

Voix du serveur :

— Trente-quatre secondes. Veuillez indiquer l'issue de la communication.

INVALIDE. Je me frotte les yeux.

La liste descend d'un étage, une fenêtre pop-up apparaît : *pause – cinq minutes*. J'ôte l'oreillette et me lève, fonce en travers de l'allée. Boxs copies du mien, dos tournés, bleu-gris des uniformes sous l'éclairage terne. Coup de vertige, je souffle OK, OK, OK et cours en travers de l'allée, les voix montent de chaque box, cent appels simultanés, OK OK OK, mes semelles chuintent sur le lino, la porte plus très loin, je sors le paquet de ma poche, tire une clope qui dépasse et la cale dans le creux canine-incisive.

J'écrase ma cigarette sans l'avoir finie. Je dévale trois étages et compte une dizaine de portes avant de pousser la bonne. Le vacarme me submerge, un hurlement continu, l'enfer qu'on a oublié d'éteindre et qui fatigue sa pile non-stop.

Siège, quart de tour, oreillette, capteur de mouvement l'écran se rallume, j'appelle :

— Communication établie dans trois, deux, un...

Et je sue, me passe la main sur le visage, c'est ma dernière chance, tonalités – trois, quatre, cinq.

— Allô ?

— Bonjour madame, je vous appelle pour vous faire profiter de nos services, j'ai sous mes yeux votre dernier relevé et...

— C'est pour la facture ?

— Oui madame.

— La facture de quoi ?

— Votre fournisseur madame, celui qui fournit le gaz et l'électricité.

— Total Direct Énergie, l'offre globale ?

— Tout à fait madame, Total Direct Énergie, l'offre globale. Je suis ravi de vous avoir en ligne.

— Moi aussi. Vous vous appelez comment ? Moi, c'est Justine.

— Je suis très heureux de vous rencontrer madame Justine, je suis Aimé Fondant, conseiller technique.

— Aimé Fondant ?

— Oui madame Justine.

J’entends tousser une première fois. On dit *chhht*, un gloussement qu’on tente de taire puis des éclats de rire multiples. Au milieu d’eux une exclamation masculine :

« Aimé Fondant ! »

Et les rires explosent de plus belle, la dénommée Justine hoquette en soufflant des *chhht*. Elle reprend son souffle, peine à articuler :

— Monsieur Fondant.

Elle ne poursuit pas, dans l’oreillette on croirait qu’elle pleure par le nez, derrière elle quelqu’un hulule. Je me pince très fort la cuisse, entre pouce et index. J’inspire le plus lentement possible, visant l’expansion complète de mes poumons en six secondes que je n’atteins pas.

— Pardon, monsieur Fondant. Pardon monsieur Fondant, je suis très, vraiment, intéressée par votre offre mais là, je peux pas. Demain ce serait mieux, oui. On se rappelle demain ?

— Bien sûr, madame Justine.

— Vous avez l’adresse ?

— Non madame, nous sommes une société indépendante.

— Alors prenez l’adresse, attendez – voilà : 30 rue Jules Vallès. À ce soir ? Vingt-et-une heure.

— Mais madame nous avions dit demain !

Elle raccroche. Je prends la souris, la dirige sur la touche médiane. INVALIDE. Mon poste se bloque, l’écran se met en veille. J’attends quelques secondes, puis note sur mon portable : *30 rue Jules Vallès*.

La côte était raide. Il est huit heures cinquante-huit. Derrière le portail grillagé du numéro trente, une allée de graviers serpente jusqu’à une maison de crépi à trois étages. La boîte aux lettres n’est pas au nom de madame Justine. J’appuie sur la sonnette.

La vitre de la porte d’entrée s’éclaire, un homme ouvre. Taille moyenne, blazer noir sur pantalon crème, il me toise puis finit par demander :

— Ouais ?

— Je viens de la part de madame Justine.

— Ouais ?

— Oui.

Silence. Les habitations autour de moi sont mortes, le plus proche lampadaire palpite. Le bas de la rue est noir, les lumières du centre-ville paraissent à des kilomètres. L'homme bien habillé me hèle :

— Vous êtes pas le type du *call-center* ?

— Si, voilà, c'est moi.

— L'ami de Justine ?

— Voilà.

Le portail magnétisé claque, j'entre et rejoins mon hôte. Il s'écarte pour me laisser passer dans un vestibule et jusqu'à un escalier aux marches angulaires de bois brut. Nous grimpons un étage, puis un autre. Mes yeux ne s'habituent pas à l'obscurité du palier. Je me retourne, l'homme est là, il fait un mouvement de tête :

— À droite.

Un rai de lumière filtre sous une porte.

— Entre, t'inquiète.

J'entre dans une pièce large et nue, murs blancs et parquet verni. Une quinzaine de blazers noirs sur pantalons crème, debouts, se tournent vers moi. On me désigne un fauteuil en retrait. Je m'y assois, une tablette ronde est à ma gauche. Dessus on me pose un verre ciselé qu'on remplit d'un liquide transparent. Du gin. Du bon. On me laisse la bouteille et me tourne le dos, la conversation reprend. Je bascule le verre et me ressers, bascule et ressers, bascule et ressers.

C'est d'un même mouvement que nous pivotons vers la porte lorsqu'elle s'ouvre et qu'entre une femme qui ne salue personne mais m'avise et se précipite vers moi :

— Aimé ?

J'acquiesce. Ma tête est lourde et sa main douce autour de la mienne. Elle la caresse, ses yeux pétillent. Elle se retourne vers un blazer crème :

— Amène-le, Amène-le !

On tire le fil d'un vieux téléphone jusqu'à nous. La voix de Justine me berce :

— Je vais te dicter un numéro, d'accord ?

Elle en détache chaque chiffre, le cadran du téléphone tourne, tourne puis s'immobilise. Les tonalités s'égrènent puis j'entends :

— Allô ?

Je cherche Justine du regard, elle épelle sans bruit :

— Dis que c'est toi.

— C'est moi.

— Qui ça, « moi » ?

Justine me fait fiévreusement signe de répondre. La tête me tourne, un sourire pointé à mes lèvres entrouvertes :

— Aimé Fondant.

Et mon interlocuteur éclate d'un rire incontrôlé qui s'empare de chaque convive, de Justine qui se roule par terre, et bientôt de ma propre poitrine secouée de hoquets.

L'un des blazers se rue hors de la pièce et y revient, portant dans ses bras une énorme enceinte à laquelle il connecte son portable. Justine me prend par le bras et me tire hors de mon fauteuil, on lui tend un verre semblable au mien qu'elle remplit de gin et vide cul-sec.

— *Aaaah !* C'est ça qu'on veut ! Allez Fondant, montre ce que t'as dans le ventre, un peu !

Je lui prends la bouteille des mains. L'alcool coule dans ma gorge, sur l'enceinte joue *Toxic*, de Britney Spears. Au travers du verre, Justine danse puis m'arrache la bouteille dès que je fais mine de la reposer. Ses mouvements sont saccadés, son poing fermé passe en mesure une brosse invisible dans ses cheveux noirs qui dansent en travers de sa figure pâle. Je laisse la bouteille tourner entre les blazers qui ondulent autour de nous, on fait passer un miroir sur lequel sont tracées de lignes de coke que j'aspire sans réfléchir. C'est peut-être une heure ou cinq minutes d'écoulées quand je me faufile entre les corps jusqu'à la table où le téléphone est toujours décroché. Je porte le combiné à mon oreille, dedans tabasse une musique non-identifiée. Des gens hurlent, j'entends :

« Aimé Fondant ! »

Des rires encore. Je raccroche, reprends une ligne de poudre, danse et bois encore, parfois Justine tournoie dans mes bras, parfois c'est un blazer noir qui s'approche et s'empare de mes lèvres, puis bientôt il n'y a plus personne.

Nous sommes dans un salon voisin, plus petit et aux rideaux tirés sur les fenêtres derrière lesquelles j'ai pu voir plus tôt le ciel blanchir. Justine et moi sommes assis dans un canapé, la fatigue est loin de nous et ses pieds sont sortis de ses bottines noires. Nous sommes passés à la bière, des bouteilles vides trônent sur la table basse, on a tiré un petit frigo à côté. Justine s'amuse parfois à me pincer le nez, mes narines semblent durcir et craquer sous ses doigts. J'éternue, elle rit.

— T'as le nom le plus chouette de tous les temps, Aimé.

Je tire sur une clope dont le filtre grésille déjà.

— Ah ouais ?

— C'est pas tant le nom, en fait. Ni le prénom. C'est les deux ensemble. Tu vois, tu te serais appelé Frédéric ou – je sais pas, moi – Alexandre Fondant. Ce serait nul. Mais alors Aimé Fondant !

— Ouais, hein ?

— C'est même pas ridicule, juste trop – trop chou, quoi !

— Choupi Fondant, c'est pas mal non plus, tiens. J'en parlerai à mes parents.

— Mais carrément !

— Je peux pas, ils sont morts.

Elle écarquille les yeux puis sa tête s'abat sur l'accoudoir du canapé, son corps agité de spasmes hilares.

— Mais t'es trop, Aimé, t'es vraiment trop trop trop trop trop ! Dès que je t'ai eu au téléphone, je savais. Boum, j'étais en kiff sur toi !

Je ricane et attrape une bière encore à moitié pleine.

— Ouais, tout pareil.

— Tu te fiches de moi ?

— Mais non, mais non.

Je passe le doigt sur le miroir blanchi et m'en frotte la pulpe contre les gencives. Songe qu'il me faudrait au moins me pointer au *call-center* pour mon attestation pôle emploi lorsque Justine me saisit le col et m'attire à elle. Ses lèvres sont collantes, sa langue est amère et douce. Elle me rejette en arrière.

— Moi, je déconne pas, Fondant. Je veux qu'on se marie.

Je bafouille quelque chose qu'elle ne relève pas et poursuit :

— Je veux m'appeler Justine Fondant. Je veux qu'on ait des

enfants. Une fille, surtout. Madeleine, ce serait énorme !

Je pouffe dans ma bière, tousse et essuie mon menton dégoulinant :

— Hahaha, yes ! Puis si c'est un garçon, on l'appelle Honoré.

— Hein ? Pourquoi Honoré ?

— Tu sais, c'est le gâteau. Le Saint-Honoré, quoi. Avec des choux à la crème et...

— Laisse tomber, c'est moi qui choisirai les prénoms.

— T'es dure. Franchement, le Saint-Honoré c'est – OK, stop.

D'un bond je suis sur mes pieds. J'ouvre le frigo et bouscule les bières jusqu'à tomber sur ce que je veux. La bague plastique d'un bouchon d'Évian craque entre mes doigts, je déglutis lentement. Looping glacial dans mes trips. Je reviens à Justine :

— Du calme. Qu'est-ce que tu racontes ? C'est quelle maison, ici ? J'ai vu la sonnette, on est même pas chez toi. Puis les clones blazer, c'est pour un film ?

— Tu veux une clope ?

— Je veux bien.

On fait de la place pour un lourd cendrier au verre épais, Justine me tend une Gauloise tirée d'un étui à cigarettes chromé trouvé sous la table. La fumée tire une brume rassurante autour de nous, qui bleuit lorsque mon hôte écarte les rideaux avant de revenir vers moi.

— Fondant, t'as quel âge ?

— Trente-quatre ans.

— Moi, j'en ai vingt-sept, on a pas tant d'écart.

— Quand même.

— T'as passé ta vie à traîner de combines en combines avant de t'en faire éjecter, puis t'as fini à courir les jobs bancals.

— T'es médium ?

— Au moins fonctionnelle question neurones. Mais chaque fois : tu t'es seulement posé la question de pourquoi t'en étais là où t'étais ?

Filtre vissé aux lèvres, je réfléchis puis hausse les épaules.

— Pas spécialement.

— Alors pourquoi maintenant ?

— Je sais pas. Parce que j'ai le choix ?

Ses cheveux noirs glissent en travers de ses yeux froncés lorsqu'elle se penche pour écraser sa cigarette dans le cendrier. Elle se redresse, lève la main et remet sa frange en place. Ses yeux sont cernés, le sourire qu'elle tire y creuse des petites rides aux coins.

— Bon, tu commences à quelle heure ?

— A priori, je suis viré.

— Faut au moins que tu récupères des trucs. T'as pas tout pris hier, si ?

— Non.

Elle attire ses bottines du bout du pied et se baisse pour les enfiler, passe sa veste qu'elle agite pour s'assurer de la présence d'un jeu de clés. Sur le pas de la porte elle se retourne et ouvre la bouche d'étonnement.

— Qu'est-ce que tu fous ? Ramène-toi.

Je la suis. Dans le vestibule désert et à sa suite, je décroche une casquette d'un porte-chapeau boisé.

Devant la maison est garée une voiture, une berline noire à vitres teintées dont les phares clignotent lorsqu'elle en déverrouille les portes et me laisse grimper côté passager. Elle insère la clé dans le contact. Le moteur vrombit. D'un geste sec, elle desserre le frein à main et nous lance dans la pente. Le ciel est bleu, quelques nuages diaphanes y glissent paresseusement, le tableau de bord indique neuf heures et quarante-deux minutes. Ma conductrice chausse des lunettes noires et m'interroge :

— C'est au nouveau centre commercial le *call-center*, non ?

— Tout pile.

Sur la voie d'insertion du périphérique, Justine guette son rétro. La troisième passe, son pied écrase la pédale, l'accélération me plaque contre le dossier de mon siège puis m'éjecte contre la vitre au premier coup de volant vers la voie de gauche. Quatrième, le compteur pointe les cent-vingt à l'heure, un panneau indique un contrôle en approche et je distingue à une centaine de mètres la boîte grise et n'ai que le temps de hurler :

— Radar !

En même temps que le flash m'explose la rétine. Elle sourit, tapote la branche de ses lunettes :

— C’est pas juste pour faire joli, tu sais.

Son rire résonne, le slalom reprend jusqu’à la sortie pour le centre commercial où on se propulse.

Les pneus crissent. À une cinquantaine de mètres se dresse un portail surveillé par des caméras à faisceaux croisés. Justine se coiffe d’une casquette, attend que je fasse de même puis m’indique la boîte à gants :

— Chope-t’en une paire.

Je chausse les lunettes noires et rondes que j’y trouve. Elle esquisse une moue appréciative :

— Ça te va pas mal. Tu me suis ?

Je regarde la façade de taules du *call-center*. Malgré l’absence de sommeil, il m’est évident que nous ne venons pas me demander une augmentation. Je revois l’agent de réinsertion, deux semaines plus tôt et comme le mois d’avant, comme le précédent et ainsi de suite, m’avertir chaque fois :

— C’est votre dernière chance, monsieur Fondant.

Les doigts de Justine se nouent autour des miens. Ses verres sont si opaques que c’en est impossible, mais je jure voir ses yeux réitérer sa question :

— Tu me suis ?

— Ouais.

Elle sourit. On cramponne la poignée de nos portes et marchons vers le portail. Je tape le code, l’entrée se déverrouille, nous passons et gagnons la porte de service que je débloque et referme derrière nous. Le couloir est désert, le gris de sa peinture et du revêtement au sol éclairé par les rangées de néons blancs sous lesquels Justine s’avance. J’attrape son poignet.

— Qu’est-ce qu’on fait ici ?

— Ce que tu veux.

Une caméra pointe sur nous. Le temps presse. Je turbine puis hoche la tête et me lance, Justine sur mes talons.

Nous dépassons plusieurs portes bleues et siglées d’un numéro, dépassons la mienne – quarante-deux – et poursuivons jusqu’à un panneau de métal nu, sur lequel est inscrit *Local technique*. Justine me précède, je la suis et me positionne devant le compteur général. Juste avant de tout disjoncter je me tourne vers elle :

— Comment on va se débrouiller, une fois dans le noir ?

Elle me tend une des deux frontales sorties de son sac, tire une moue enamourée :

— T'es vraiment, vraiment trop, Fondant.

Je serre la lanière autour de mon crâne, presse le poussoir et apprécie le faisceau de la lampe, tends la main et coupe le courant.

Noir total. On s'éjecte du local dans le couloir. Des portes s'ouvrent déjà, on nous regarde courir en s'obstruant les yeux, je compte les numéros : trente-deux, trente-sept, trente-neuf, quarante-et-un – et nous nous ruons dans la quarante-deux, en travers des allées stroboscopées où chaque employé donne d'une voix qu'il espère entendue.

— Abdel, t'es là ?

Leurs postes éteints.

— Myriam, tu m'entends ?

Les lignes coupées, leurs oreillettes muettes.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

Jusqu'à mon box devant lequel je ne sais plus quoi faire et derrière la chaise duquel une femme se tient. Ma remplaçante. Déjà. Je vais pour lui demander pardon, une ombre me frôle et la bouscule. Justine saisit mon téléphone de service, le ramène derrière elle et le lance de toute ses forces contre l'écran qui éclate. Ma remplaçante me dévisage, son visage est blanc et terrorisé dans le rayon de ma frontale, ses yeux brillent et vacillent alors que je m'avance et saisis mon fauteuil. Dossier entre les mains, ma tête relevée éclaire le plafond et les néons morts de cette fabrique du rien. Des gémissements nous entourent, des questions à la pelle qui ne trouvent pas de réponses, panne de réseau. Allô ? Allô ? Allô ?

Justine s'écarte à temps pour que les roues du fauteuil l'épargnent. L'assise fend mon bureau en deux, le pied valdingue et ma complice s'en saisit pour abattre les parois de ma cage tandis que je mets à bas les derniers supports de mon espace de travail. Ma semelle perfore mon écran. Justine attrape la souris par la queue et l'abat par terre jusqu'à ce que ses ongles clic-gauche et clic-droit sautent. L'unité centrale se désolidarise en minuscules morceaux. Nous nous dévisageons. Je ne sais pas qui revient à lui le premier.

— Faut y aller.

Mais nous sommes deux à acquiescer.

Remontant le courant, les visages pivotent dans notre direction, se matérialisent puis s'écharpent à la faveur de nos faisceaux, tendent la main vers nous pour nous arrêter ou que nous les emportions mais nous allons trop vite et bientôt, c'est le couloir qu'on remonte jusqu'à la porte de service qui ne s'ouvre plus. Nous prenons quelques pas d'élan, comptons :

— Un, deux, trois !

Et chargeons de l'épaule contre le panneau qui cède et nous rend au jour. Nous courons en travers de la cour, devant l'accueil la masse des employés et haut-placés se tournent vers nous, esquissent un mouvement mais nous enjambons déjà le portail et sprintons jusqu'à notre bolide dans lequel on se jette. La gomme crisse en travers de la route, dans le rétroviseur je peux voir le bel arc de cercle que les pneus ont laissé. La pilote grille le stop, parie sur un feu vert au bout de la rue et la chance nous sourit. Nous serpentons dans les rues et jusqu'à dépasser la gare, le compteur réglé sur *vitesse autorisée*.

Créneau. Contact coupé. Fenêtres ouvertes. Le jour qui nous éblouit quand on enlève nos lunettes. La cendre de nos cigarettes qui grésille, Justine qui ne cesse pas de me sourire et moi de même. Nos fenêtres remontent. Aux premiers tours de roues, je demande :

— On va où, maintenant ?

— À la mairie.

Je m'apprête à répondre, ses lèvres m'étouffent. Le baiser est long, il est doux. J'ouvre les yeux, le cul d'un camion à deux mètres du pare-choc et je gueule *HMMMMMM HMMM !* La ceinture me cisaille les côtes. Je souffle, dévisage ma nouvelle acolyte.

— Mais pourquoi à la mairie ?

Elle me rend un regard surpris.

— *Bah* pour se marier.

# RÉSONNENT LES MOTS DE L'ABSENCE

*Myriam OH*

## OUBLIER

Le soleil est abrasif et la pluie est acide.  
Si on ne peut même plus compter sur la météo  
pour s'oublier.

D'ailleurs comment fait-on pour oublier ?  
Mille et une méthodes pour retenir, se souvenir.  
Mais oublier ?  
Griffonner sur des post-it la liste des choses à penser  
à oublier  
et puis donner des coups de ciseaux dedans  
y mettre le feu  
verser de l'eau sur les cendres pour être sûr  
qu'il n'en restera rien ?  
Mais même le post-it même le stylo même le bruit que fait la pointe  
du stylo sur le papier quand il écrit quand il creuse la question le  
post-it  
mais même la paire de ciseaux même le feu et même l'eau sont des  
rappels  
que la mémoire ne peut *swiper*.

Alors comment fait-on pour oublier, hein ?  
Ne pas penser.  
Ne pas penser à fermer le robinet.  
Ne pas penser à couper le gaz.  
Ne pas penser à se sauver.  
Rester là.  
Comme le soleil comme la pluie.  
Ni abrasif ni acide.  
Sauf si le regard qui se pose dessus décrète qu'ils sont que nous  
sommes  
abrasifs  
acides  
absents et que ce regard n'insiste pas pour ne pas déranger  
ou qu'il persiste pour ne pas qu'on l'oublie.

Est-ce qu'être dérangé ça fait enfin oublier ?  
D'arriver au bon endroit au bon moment à ce rendez-vous inscrit  
en rouge  
et souligné trois fois dans l'agenda virtuel  
et qui ne changera rien alors que la plage d'à côté est vacante ?  
Alors qu'il y a bien l'eau salée bien les grains qui gênent jusque  
dans les articulations  
personne ne s'y baigne personne ne s'y dore la pilule  
personne n'y a inscrit en rouge ni n'a souligné trois fois que  
ci-gît  
ce qu'il faut oublier.  
Alors, il aurait suffi  
de tourner  
la page.

Combien de fausses routes encore pour arriver à soi ?  
Les pensées précèdent les pas  
on se sème.

## VOILÀ

Voilà. Je suis rentrée chez moi. Enfin, c'est comme ça qu'on dit quand on rentre quelque part sans avoir à forcer l'entrée. Mais quand on perd les clés de sa propre vie, on ne se sent chez soi nulle part. Il faudrait plutôt dire « Voilà. Je suis partie en quête de moi ». Ce qui est assurément moins rassurant que le « Préviens-moi quand tu es bien rentré » qu'on quémande. On a besoin d'être rassuré par l'image d'une porte qui se referme sur un corps à l'abri des dangers extérieurs. On a besoin de ne pas avoir à se soucier du dehors pour pouvoir démêler nos propres trousseaux internes. Voilà. Je suis rentrée chez moi. Tu es resté chez toi. Les choses sont à leur place. Nos aïeux sont dans leur tombe pourtant ils sont ancrés dans nos corps. Et à chaque pas, à chaque mot, le passé est réactualisé. Il faudrait dire alors « Voilà. J'ai retrouvé les miens » ou « Ceux auxquels j'appartiens pour le moment » puis laisser un long silence qui prendrait le temps dont il aurait besoin pour abolir les possessifs, les dettes de sang et de cœur. Et dire enfin « Voilà. Je ne porte plus rien qui n'est pas à moi et ma nudité est ma maison. N'importe où sera désormais chez moi ». On se retrouverait peu importe où, on ferait l'amour et en imbriquant nos chez nous respectifs on engendrerait un univers. Voilà. Je suis rentrée chez moi. Les murs ne racontent rien alors je projette des scénarios dessus. Il est encore tôt, mais je crois que c'était le meilleur. Du moins le plus spontané, celui qui touche du bout des doigts l'essentiel. Quand il se sera fait la malle, suivront ceux où les rainures du carrelage raviveront le manque où le téléphone qui ne sonne pas rappellera l'absence où la connexion intérieure échoue systématiquement. Quand le héros se prend pour un figurant. Qu'il pense que l'humanité l'a *ghosté* et oublie la fonction vitale de la retraite spirituelle qu'il a enclenchée. Quand les histoires qu'on se raconte deviennent le vrai tapage de vie. Voilà. Tu es resté chez toi. C'est comme ça qu'on dit quand on laisse quelqu'un derrière soi. Mais même les choses à leur place disent des choses importantes. Il faudrait plutôt dire « Voilà. Tu es au carrefour des possibles ». Ce

qui est assurément moins rassurant que le « Vois, là. Je pense à toi » qu'on attend. On a besoin d'être sûr qu'une version de nous existe dans une réalité qui nous échappe. On a besoin que quelqu'un croit en nous quand on n'y arrive plus. Rentrer réellement chez soi, c'est sauter sans filet. Et je ne suis pas encore prête. Voilà.

## LES CLEFS

j'ai oublié mes clefs –  
c'est ce dont je me suis aperçue quand la porte du bas a claqué  
derrière moi –  
j'ai appelé ma voisine de cœur  
celle à qui j'ai confié le double  
elle m'a ouvert ma porte  
j'ai dit « merci »  
« elles sont là » en désignant du doigt le meuble à chaussures  
et je suis ressortie ;  
j'ai oublié où j'allais –  
c'est ce dont je me suis aperçue quand deux possibilités  
se sont présentées –  
je me suis assise sur un banc que je ne connaissais pas  
simplement parce qu'il était là  
et j'ai refait en moi le chemin à l'envers  
mais pas moyen  
de mettre le doigt sur la raison qui m'avait poussée du dedans  
au dehors ;  
j'ai perdu la notion du temps –  
c'est ce dont je me suis aperçue alors que le possessif « mon »  
pointait devant le banc que je squattais –  
je me suis dit que peut-être lui aussi était en train d'écrire un poème  
en s'appropriant mon cul posé sur lui  
alors on a causé  
problèmes existentiels

moi parce que je ne savais pas où j'allais lui parce qu'il était  
fixé au sol ;  
j'ai oublié où j'habitais –  
c'est ce dont je me suis aperçue quand un passant a lorgné  
sur mes clefs –  
j'ai appelé à l'aide n'importe qui  
le passant est passé  
personne n'est venu me sauver  
de mes oublis  
de ma manière d'envier un banc d'avoir sa place  
quelque part.

j'ai voulu t'appeler –  
mais j'ai oublié mon téléphone  
et ce que j'aurais pu dire  
d'intelligible –  
si ce n'est « je ne sais pas  
précisément  
où  
mais je suis  
là. »

## L'APPEL

Il est 23h59. Tu avais dit que tu m'appellerais aujourd'hui. Tu as dû oublier. Tu as dû être très occupé. Ce sont des choses qui arrivent, je le sais bien. Des fois, ça vient des gens. Ils se pointent avec leurs trucs urgents, leurs questions de vie ou de mort et l'ardoise des dettes qu'on a chez eux. Des fois, ça vient de soi. On part d'un point A, on déroule le fil qui nous emmène ailleurs, et de fil en aiguille on ne sait plus chez qui on vit. Des fois on n'a pas une minute pour soi, des fois on passe des heures à se faire l'amour sans s'en apercevoir. Je ne dis pas que l'un est mieux que

l'autre – dans les deux cas le temps est un copain – mais pendant que je m'exerce à ne pas attendre que le téléphone sonne, je dresse la liste non exhaustive des raisons potentielles de ton oubli. Je ne la dresse contre personne, ni contre toi ni contre moi ne t'en fais pas, j'inscris simplement des faits les uns à la suite des autres sans tenter de les ordonner pour voir comment ils résonnent dans ma réalité et comment je les y accueille et les laisse partir. Il est 0h24. Je ne sais toujours pas si une semaine commence le dimanche ou le lundi, si une nouvelle journée démarre à minuit pile ou à l'heure à laquelle on ouvre les yeux. Dans le doute, je vais attendre encore un peu. Tu avais dit que tu m'appellerais aujourd'hui. Et vue d'ici, la journée n'est pas tout à fait terminée. Cela dit, si tu n'appelles pas aujourd'hui ce n'est pas grave. Tu sais mieux que personne que je ne sais jamais quoi dire au téléphone de toute façon. Et puis, tu ne peux pas savoir que j'ai passé la journée d'hier à noircir une fiche bristol de questions et de sujets de conversation pour l'occasion. Moins pour me donner de la contenance que pour garder ton souffle un peu plus longtemps au creux de mon oreille. Et puis, si tu veux savoir j'ai fait plein de trucs aussi moi aujourd'hui. On pourra en parler de vive voix quand tu appelleras. Si après tous tes trucs sur le feu il reste du gaz pour moi. Il est 4h37. J'espère que les touches du téléphone qui ne s'incrument plus sur le visage quand on s'endort dessus ne sont pas compensées par un surplus d'ondes dans le cerveau. Cela dit, vu le déficit en sommeil accumulé couplé à la quantité de neurones grillés au fil du temps, les ondes ne seraient que la goutte d'eau qui fait déborder le vase. C'est trop facile de s'en prendre à elle pour toutes celles qui l'ont précédée. C'est trop facile de s'en prendre à un oubli pour toutes les blessures de l'enfance enfouies. Aucun appel manqué. Tu dois être dans les bras de Morphée ou de qui tu voudras. Des fois, les bras sont des doudous qui tiennent compagnie le temps d'appriivoiser la réalité en travail. Des fois, ils se transforment en étaux qui entravent la respiration et les rêves. Des fois encore, c'est une nouvelle expérience de la communication : sans mot et surtout sans coup de téléphone. Peut-être que je suis dans tes bras. 8h50. Quelqu'un d'autre que toi appelle pour avoir de mes nouvelles. J'aurais dû en prendre hier, mais j'ai dû m'oublier quelque part. Il

est l'heure qu'il est.

## IL Y A ENCORE DE L'AMOUR

ce n'est pas parce que personne ne refait le lit que le lit  
cesse d'être lit ce n'est pas parce que personne ne se prend  
dans les bras que les bras tombent  
et quand bien même les bras ballants sont les bras  
ce n'est pas parce qu'on ne s'adresse plus au cœur  
que le cœur ne bat plus  
il y a encore de l'amour  
ce n'est pas parce que les moutons sous le lit ne bêlent pas  
qu'ils n'y sont pas ce n'est pas parce que les bras brassent de l'air  
pour chercher quelque chose à éteindre  
que tu n'y es pas  
qu'il ne prennent pas le téléphone pour te demander  
où tu es  
la route pour te rejoindre  
qu'ils ne sont pas tout autour de qui tu es  
ce n'est  
pas  
que je me laisse  
aller  
c'est que je laisse vivre tout ce qui porte l'amour en lui  
les traces sur le miroir de la salle de bain  
refont le portrait du monde  
ça me va  
j'ai fait couler les larmes pour le petit-déjeuner  
elles sont encore chaudes j'ai du sucre roux du miel de montagne  
ou du comté si tu préfères  
ça me va  
si tu viens  
si je t'ouvre

ce n'est pas parce que personne ne presse sur l'interphone que  
l'interphone  
perd sa fonction d'alerter et de mettre en relation ce n'est pas parce  
que  
personne ne presse sur l'interphone  
qu'à l'intérieur ça résonne  
ce n'est pas parce que le frigidaire est vide que le frigidaire cesse  
de vrombir  
tous les mots que je mets les uns à la suite des autres  
dans ma tête sur le papier  
tous les trucs que je t'adresse c'est moi qui les reçois moi qui ouvre  
le paquet  
avec doigté ou le couteau  
moi qui m'imprègne du message moi qui tente mille et une réponses  
et qui efface  
recommence  
et qui efface  
recommence  
par peur de ne pas m'être bien saisie de me répondre à côté de  
moi-même  
il y a encore de l'amour  
ce n'est pas parce que le pus n'est pas sorti du bouton que le pus  
n'est pas pus  
ce n'est pas parce que je vais me coucher que je renonce  
à l'amour qui prend corps dans les bras de Morphée  
quand il perd pied  
dans  
la réalité du jour qui n'en porte que le nom.

## JE NE PENSE PAS À TOI

Quand on n'est rien on ne pense pas. On fait des choses. Pour  
occuper ses mains. On passe l'aspirateur. On repasse le linge. On

pousse le bordel sous le lit. On repousse l'heure d'aller se coucher. On fait des nœuds qui ne coulent pas. On plonge ses mains dans l'eau claire. C'est fou le travail qu'on est capable d'abattre quand on s'applique à ne plus être grand-chose. Je ne pense pas à toi : je me raconte des histoires pour trouver le sommeil. Il doit bien être quelque part. Dans ce genre de lieu inaccessible où atterrissent toutes ces choses sur lesquelles on n'arrive plus à remettre la main. Quelque part avec mes lunettes. Ma tête. Mon sourire. Peut-être que l'aspirateur les a avalés. Peut-être que le fer à repasser les a cramés. Peut-être qu'ils sont juste là, sous le lit. Entre les moutons et les monstres. Entre les pendus et les noyés. Je ne pense pas à toi : je compte sur mes doigts le nombre de dodos qui me séparent de toi. Du moment fatidique où, les yeux dans les yeux, il me faudra te dire que je ne pense pas à toi. Que je ne t'aime pas. Ce genre de maux qui prennent racine dans le crâne mais sonnent terriblement faux quand ils sortent prendre l'air. Et se cognent contre des mains qui ne savent rien faire de mieux de leurs dix doigts que pardonner aux dents qui parlent la bouche pleine. De carottes cuites ou de mots crus. Je ne pense pas à toi, je ne pense pas à moi non plus : je regarde sur le mur les ombres que font mes mains qui jouent à faire des tronches qui ressemblent à quelqu'un qui n'est pas moi. À chaque fois que je me retiens de penser à toi. À chaque fois que je punis mon cœur de battre.

## J'AURAIS AIMÉ

J'aurais aimé que tu sois là pour voir qui je suis quand tu n'es pas là. Pour voir si la fille que je suis quand elle est livrée à elle-même ne t'empêche pas de la serrer dans tes bras, même si ça coule de tous les côtés. J'aurais aimé que tu sois là pour entendre ce que t'avais à dire quand mes silences se la jouent bêtes de scène. Pour entendre le jeu d'ombres et lumières de tes lèvres à tes doigts, par-dessus mon figurant de corps quand la réalité n'est qu'une option

disponible. J'aurais aimé qu'on n'opte pas pour elle tous les deux en même temps. Pour voir si ce qu'on a à se montrer, pour entendre si ce qu'on a à se dire tient quand ça tourne au vinaigre. J'aurais dispersé un peu de bicarbonate de soude au milieu, juste pour le plaisir du *pschitt*. J'aurais aimé sourire et pleurer juste devant, pour le plaisir de faire un arc-en-ciel et qu'on le voie l'entende tous les deux à notre manière, puis pour se partager nos versions. J'aurais aimé que tu sois là pour ne pas être seule à peser dans la balance. J'ai pris. Du poids de la distance de la hauteur. J'ai pris mais je suis aussi légère qu'un kilo de plomb au moins. J'ai pris. Des habitudes. J'ai pris mais ça ne se voit pas tant que ça dans tes yeux quand je m'y regarde. Voilà, j'aurais aimé que tu sois là juste pour retrouver le goût de me faire face quelque part. Le miroir de la salle de bain est déformant je crois. Celui de l'entrée ne veut pas que je sorte : il a recalé mon appétit de vivre au fond de mes godasses. Le miroir collé sur la penderie de la chambre dit « il n'y a rien en moi qui te rendra plus belle que toi-même ». Bref, j'aurais aimé que ton regard soit là pour y voir clair dans mon jeu et ne pas prendre peur. Parce qu'avec toi, j'ai pas besoin de voir pour croire, j'ai pas besoin d'entendre pour me fendre. Toute seule comme une grande, je suis. Toute seule avec toi, la vie se supplémente à son gré. Demain il fera jour, j'aurais aimé que tu sois là pour que nos ombres s'enlacent et se jettent dans le vide. Ce soir il fait noir, j'aurais aimé que tu sois là pour qu'on se gave de nos systèmes D avant la faim. Mais si t'es encore là, ici et maintenant, bientôt et là-bas, viens quand et où. Pour voir ce dont on est fait et ce dont on est prêt à se défaire, par goût du sixième sens quand le super-flux se fait la malle. Pour écouter la longueur d'ondes douces qui nous unit par-delà ce qu'on voit.

LE MONDE, PAREIL AU PARC D'EN BAS,

avec ses gens debout avec ses gens couchés

avec ses gens en marche  
et à l'arrêt  
avec ses gens en mouvement même dans l'immobilité

Le monde, pareil au parc d'en bas,  
avec ses sentiers où ça court où ça marche où ça tombe  
avec ses bancs où ça rêve où ça attend où ça pousse  
avec ses planques où ça cherche où ça trouve  
avec ses aires de jeux  
où ça se fait la guerre  
avec ses aires de repos  
où ça refait le monde  
avec ses airs patibulaires avec ses habits du dimanche  
avec ses airs d'en être revenu et s'y perdre encore  
Le monde,  
pareil  
au parc d'en bas,  
avec ses amours qui se font avec ses haines qui s'étouffent  
avec ses éclats de voix avec ses grandes douleurs tues  
avec ses mots avec ses gestes retenus ou lancés  
avec ses chiens  
tenus en laisse  
avec ses chats  
errants  
avec ses gens  
qui en font partie  
avec ses oiseaux à qui le parc appartient tout entier  
Le monde,  
pareil  
au parc d'en bas,  
et moi sur ses sentiers qui suis mes pieds qui eux-mêmes  
suivent mes pensées et moi qui fais le tour du parc  
de ma vie et du monde  
et toi qui n'es nulle part  
mais toi qui es partout  
et moi sur ses bancs qui attends de ne plus attendre  
qui pose mon regard sur le monde, pareil au parc d'en bas,

sur ses gens dont je fais partie  
en imaginant tout comprendre à partir d'une photographie  
faite à quatre heures de l'après-midi

Le monde, pareil au parc d'en bas,  
qui ignore la ville autour de lui  
qui change de visage la nuit  
avec ses jeux d'images qui laissent la place à la sensation  
d'appartenir à un grand tout

capable de nous tuer  
capable de nous porter  
au-delà de nous.

# LA CHATTE ROSE AU GOÛT DE MERINGUE

*Tampa Simoni*

Je m'appelais Rose.  
Mais tout le monde m'appelait Bonbon.  
Parce que je fondais sous la langue qu'ils disaient.

Ronde.  
Sucrée.  
Mielleuse.

Depuis vingt-cinq ans, je bossais comme danseuse au Super Pussy, un vieux bar décrépi au fond de la rue du Courreau. Il ressemblait à un saloon du Far-West, à ceci près qu'il était nimbé d'une lueur rouge transcendante, phare dans la nuit pour vieux pervers esseulés. Il y régnait une atmosphère érotique des années soixante-dix. Les tables étaient éclairées par des bougies roses, un peu fanées. Des haut-parleurs diffusaient de la musique disco en sourdine et, tous les soirs, derrière le comptoir, se trouvait Jeanne la patronne, surnommée ainsi car elle était le sosie de Jeane Manson. Pour ma part, je gagnais plus ma vie en baisant qu'en dansant, mais c'était bien le terme *danseuse* qui était stipulé en lettres grasses sur mon contrat d'embauche. Bonbon. Madame Rose. Mes lèvres sentaient la noix de coco et brillaient sous des couches de gloss pailleté, mes cheveux fins et décolorés tombaient en fine cascade sur mes épaules, et pour être vraiment sexy, je

portais été comme hiver des colliers de fausses perles au cou, des robes fuchsia microscopiques et des talons de 14.

Au Super Pussy, tout était réglé comme du papier à musique : dès vingt-deux heures, j'ondulais lascivement contre la barre en fer placée au centre du bar. Je trémoussais mon cul sous le nez des vieux habitués qui connaissaient les replis de ma fente par cœur. Puis je finissais dans l'arrière-salle, où ils se pressaient pour me sucer, derrière les lourdes tentures de velours.

Car c'était ça, ma spécialité : j'étais réputée pour avoir une chatte à la toison rose et au goût de meringue.

Alors tous les soirs, ils faisaient la queue pour lécher mon sexe sucré et se gaver de mon miel qui dégorgeait des tréfonds de mon ventre.

Je m'appelais Rose.

Mais tous ces lécheurs de chatte m'appelaient Bonbon.

Je m'en étais lassée.

À force de me faire sucer, je ressemblais de plus en plus à une vieille pastille pour les maux de gorge. J'en avais ma claque des hommes et de leurs langues rugueuses sentant le tabac froid et le pastis. Des langues de clébards. Moi, je rêvais de femmes.

De bouches amoureuses.

De baisers doux.

Mais les femmes ne rêvaient pas de moi.

J'étais trop *glitch*. Trop pute à gars. Esclave de mon sexe sirupeux.

Ma vie était morose, mon cœur me faisait mal et une grande lassitude m'écrasait. J'étais triste et j'avais l'impression que rien n'allait m'arriver. Ce fut exactement à ce moment-là, celui-là même où je pensais me faire sauter la cervelle à coup d'anxiolytiques et d'antidépresseurs, que je la rencontrai.

Il pleuvait des cordes ce soir-là et j'étais adossée à la cloison du bar, fumant ma clope jusqu'au filtre, dans le couloir qui menait

aux chiottes. La pluie tombait depuis le coucher du soleil avec une régularité désespérante. Ça sentait le chien mouillé. J'attendais que les toilettes se libèrent tout en me rongant les ongles. Ça durait toujours une blinde.

Et c'est là qu'elle me bouscula.

Elle se retourna pour s'excuser. Ses yeux noirs et glacés se plantèrent dans les miens. Je fus tétanisée. Elle avait le regard sombre et ardent d'un animal affamé.

L'air de rien, elle repartit vers le bar, laissant derrière elle des effluves de sous-bois. Je ne pus détacher mes yeux d'elle. J'étais fascinée.

Fascinée par la blancheur de sa peau qui contrastait avec ses cheveux bruns, épais comme la fourrure d'un animal.

Fascinée par sa corpulence. Elle était grande, monumentale, bâtie comme une bûcheronne, des bras infinis et musclés terminés par des mains immenses. Elle portait un blouson de cuir élimé aux coudes, une jupe en sky noir qui moulait ses fesses et des bottines à talons en croco vernis.

J'étais irrésistiblement attirée.

Je la vis s'installer au comptoir et commander une bière. Je ne pouvais plus aller pisser. Si j'y allais, elle risquerait de disparaître et je serais forcée de me finir dans une overdose médicamenteuse. *Putain, Bonbon, ne faiblis pas, pas cette fois !* je m'encourageai. C'était une question de vie ou de mort.

Je m'installai pas très loin d'elle, à une petite table. De là, je pouvais la dévorer des yeux. Sa masse me transcendait. Elle discutait avec Jeanne et je fus instantanément jalouse. C'était viscéral, je devais aller la trouver. Rassemblant tout mon courage, je me levai, et tandis que je m'avançai vers elle d'un pas assuré, je vis mon reflet dans le miroir. Ma robe rose moulante sans bretelle scintillait sous les néons fluorescents et faisait ressortir mes seins tombants et mon ventre bedonnant. Je constatai à quel point cette robe me vieillissait. Je n'avais que quarante-cinq ans mais elle m'en donnait bien cinq de plus. Mon visage avait les traits tirés et malgré le mascara étalé en couches épaisses sur mes cils, seule ma

lassitude ressortait. *Ma pauvre Bonbon, tu es jaune et desséchée par l'ennui.* Je passai la main dans mes cheveux pour les ébouriffer, rien à faire, ils étaient fins et plats comme de la ficelle à rôti. Je restai là, plantée devant le miroir, tordant légèrement ma bouche sur le côté pour avoir l'air boudeuse mais cela fit ressortir les petites rides qui entouraient mes lèvres. Vieille carne pathétique.

— Bonsoir ma mignonne, tu trinques ou tu continues à faire des grimaces à la glace ?

Je me retournai brusquement. Elle se tenait devant moi, une deuxième bière à la main qu'elle tendait dans ma direction. Je restai muette et honteuse. Je pris la bière et but plusieurs gorgées d'affilée sans respirer.

Elle me fit signe de la suivre vers la table du fond, s'assit sur le canapé en face de moi, les jambes écartées, comme un gars. Elle remonta les manches de son blouson, laissa apparaître le noir d'un tatouage sur l'avant-bras, porta son verre au-dessus de son front, souffla sur sa frange et plongea ses yeux noirs dans les miens. Je fus clouée sur place : elle était différente de toutes celles que j'avais croisées auparavant.

Elle me fixait maintenant.

Mon visage s'empourpra.

Je sentis naître une délicieuse chaleur dans ma chatte.

Ses yeux noirs me brûlaient.

La sensation de trouble s'intensifia.

Nerveuse, je m'agitai sur mon fauteuil.

Les frottements de mon sexe contre le bois attisèrent les fourmillements.

Un sauvage désir sexuel s'empara de moi et je ne sus qu'en faire. Je croisai les jambes plus fermement sous la table.

Jeanne, appuyée contre le mur, observait la scène avec attention. J'étais incapable de me maîtriser maintenant, je m'abandonnais peu à peu à la chaleur envahissante et commençais à suer.

— Bonbon, c'est ça ? me demanda t-elle.

Je me contentai de hocher la tête. Ma réputation n'était plus à faire. Je vidai mon verre. Il m'en fallait un deuxième. Je me levai pour faire remplir nos godets au comptoir.

— Je vais te prendre deux bières, Jeanne, s'il te plaît, je lançai à la barmaid.

Alors que Jeanne me tendait deux nouvelles bières, elle se pencha vers moi et me confia à voix basse « Fais gaffe à ta couenne Rose, elle n'a pas l'air tendre celle-là. » Je haussai les épaules. Rien à foutre de ses avertissements ! Pour une fois que je rencontrais une femme magnifique, je ne comptais pas la laisser filer. Je retournai auprès de ma brune. M'assis en face d'elle. Lui offris la bière. Elle s'en saisit sans me parler. Un éclair s'alluma dans ses prunelles noires et fit naître en moi un sentiment de peur, peur d'être engloutie toute entière. Mais cette angoisse se transforma en excitation pure.

— Tu es parfaite Bonbon, me dit-elle en me touchant la main, Bonbon...

Elle prononça mon nom deux fois et passa sa langue sur ses lèvres.

Puis elle porta ses doigts à sa bouche et les suçota doucement. Ses yeux se fermèrent et elle lâcha un petit grognement de plaisir. Je souris, amusée par son comportement original. Tout en continuant de suçoter ses doigts, elle commença à me raconter des anecdotes sur sa vie. À mesure que mon ébriété augmentait, j'écoutais de moins en moins et reluquais de plus en plus attentivement son décolleté, ses lèvres pulpeuses et ses mains aux doigts immenses. À chaque fois que je retournais au comptoir pour commander des doses d'alcool, Jeanne me faisait des remontrances. Je les ignorais. J'avais atteint un stade où j'étais tellement bourrée que je me contentais de lécher mon verre de temps en temps. J'étais d'humeur particulièrement joyeuse et au comble de l'excitation.

La porte du bar s'ouvrit et les premiers clients arrivèrent, il était vingt-deux heures tapantes. Papier à musique. Je respirai

profondément et jaugeai la situation : je ne voulais pas bosser ce soir.

Je fouillai dans mon sac et sortis la clef de la chambre que j'occupais au-dessus du bar. Lorsque ma brune la vit, elle me sourit et cligna de l'œil, acceptant ma proposition.

Nous traversâmes le bar en un éclair, ignorant Jeanne et les clients, et quittâmes le Super Pussy.

Le temps de monter les escaliers et d'introduire la clef dans la serrure, la pluie nous avait trempées jusqu'aux os. Je passai la porte en premier et elle me suivit. Elle dégageait une forte odeur d'animal. Et de fer. Je posai mes talons hauts dans l'entrée et partis en trotinant chercher une serviette dans la salle de bain. Elle se mit à quatre pattes et trottina derrière moi dans le couloir. Le temps que j'attrape la serviette, elle m'avait mordu au mollet. « Aïe ! » Dis-je en riant. Je m'agenouillai et lui tendis la serviette. Elle ne la prit pas tout de suite et commença à me renifler avec un plaisir évident. Elle se mit à lécher ma bouche, proprement, avec l'application et la délicatesse d'un chaton. Puis elle m'embrassa. Sa langue joua avec la mienne. Puis tout autour. Ses lèvres étaient luisantes de salive. Je tremblais.

Elle se rapprocha de moi, un peu plus près encore et vint coller son nez contre ma poitrine. Huma. Renifla. Comme un chien accro aux stupéfiants. Elle baissa ma robe humide en dessous de mes seins, galéra pour la faire passer sur mes hanches et tira avec force sur le bout de tissu afin de le retirer entièrement.

Sans me quitter des yeux, elle commença à m'embrasser les chevilles, puis les mollets, et remonta le long de mes cuisses. Puis elle s'arrêta devant ma chatte, brûlante. Inspira. Elle descendit mon string sur mes chevilles et découvrit mon sexe à la toison rose pastel.

Elle leva la tête vers moi.

Elle me sourit.

Ses canines pointues brillèrent.

*Une vraie goule pensai-je.*

Un frisson parcourut mon échine.

Subitement, elle m'attrapa par la taille – sa force m'impressionna –, me souleva du sol et me porta jusqu'au lit. Elle grimpa sur moi à califourchon, ses fesses sur ma poitrine, son corps tourné vers ma chatte, et me coinça sous ses larges cuisses. J'essayai de me dégager de son emprise mais elle me maintint fermement. Elle plia sa masse incroyable en deux et sans prononcer un mot, elle enfonça son front dans les poils de mon pubis. Sa bouche vint se coller sur mon sexe telle une ventouse. Elle aspira la peau de mes lèvres gonflées d'excitation avec des petits bruits de succion. Doucement d'abord, puis, de plus en plus vite. Sa langue se déploya et vint s'introduire dans les replis de ma fente.

« *Mhhhh*, cette meringue, cette meringue, cette meringue », répétait-elle en boucle.

C'est alors qu'elle enfonça soudainement sa langue tout au fond de ma chatte. Ses dents agrippèrent mon clitoris. Je poussai un cri de surprise et me tortillai pour échapper à cette excitante morsure qui devenait toutefois un peu douloureuse. Mais sa corpulence empêchait tout mouvement. Elle me tenait trop fermement et je me rendis compte de l'inutilité de mes efforts. Je gémis. De douleur et de plaisir. Elle poussa un grognement. Tout sentait le sexe et le caramel autour de moi. Je fermai les yeux. Ma chatte pulsait de façon douloureuse.

Ses dents serrèrent mon clitoris encore plus fort et de la mélasse dégorgea soudainement de mon ventre. Elle relâcha sa prise. Sa mâchoire se décrocha et elle put ainsi gober toute mon entrejambe. Le miel qui coulait à flots se déversa dans sa gorge déployée. Cette fille était un véritable aspirateur à jus. Je me débattis. Elle s'arrêta un instant. J'essayai à ce moment-là de me dégager de son emprise mais sans succès. Ma mélasse juteuse et sucrée était en train de la rendre folle. Elle entra en transe. Elle tourna la tête vers moi, barbouillée de meringue fondante et de mouille pastel. Ses yeux

noirs virèrent au rouge flamboyant. Elle replongea le visage dans mon entrejambe ruisselante et m'arracha un bout de lèvre. Je poussai un hurlement de douleur.

Au même moment, dans un grand fracas, la porte s'arracha de ses gonds.

Et je la vis.

Jeanne.

Elle se tenait debout, devant le trou béant laissé par la porte manquante.

En un mouvement rapide, elle traversa la pièce et se précipita en direction de mon amante.

Elle lui renversa la tête en arrière en la tirant par son épaisse chevelure brune.

L'amante, surprise, essaya de faire volte-face mais Jeanne fut plus rapide. Elle lui ouvrit la mâchoire violemment et lui introduisit de force une poignée de bonbons arc-en-ciel.

— SUCE PLUTÔT ÇA VIEILLE RACLURE ! cria Jeanne.

Elle lui referma la bouche en plaquant sa main sur ses lèvres et serra fermement. Puis elle lui asséna une grande claque en travers du visage et dans le dos. Les bonbons vinrent se coincer dans sa trachée.

La maléfique créature porta les mains à son cou et vociféra, les yeux écarquillés de douleur. Puis elle cracha des morceaux de bonbons dans toute la chambre. Elle s'étouffait. Son visage prenait peu à peu une teinte terreuse. Je restais plantée là, complètement déboussolée. J'étais tétanisée, incapable de bouger. Puis soudainement, je la vis s'effondrer au sol, secouée de spasmes.

Jeanne me prit par la main, « ne reste pas là, c'est pas beau à voir », me dit-elle. Elle m'entraîna dans les escaliers. J'entendis des râles effrayants monter de derrière nous. Puis, plus rien.

La pluie tombait fort.

J'étais nue, tremblante sous l'averse.  
Jeanne me prit dans ses bras.

— Je les connais bien ces femmes rongées par les régimes et dopées à l'aspartame ! Elles tueraient pour de la meringue non calorifique ! À l'instant précis où elle avait mis un pied dans mon bar, j'avais su qu'elle allait s'en prendre à ton miel, me confia-t-elle.

Je m'appelais Rose.  
Mais tout le monde m'appelait Bonbon.  
Et j'avais bien failli être avalée toute entière.

# ROSE BONBON ET LE CHASSEUR DE VAMPIRES

*Fabien Bernier*

Tailler des pipes dans les clandos ne lui faisait pas peur. Pas plus qu'écumer les rades toute la nuit, repaires des hiboux, des salamandres et des vieilles salopes déglinguées. « Même quand tu sais qu'il y a ce taré de Chasseur de Vampires qui rôde ? » lui demanda Estelle, sa colocataire. Le Chasseur de Vampires, surnom donné par un pisse-copie de la presse locale en raison de la forte odeur d'ail qu'il laissait toujours derrière lui.

— Le bouffeur d'oignons ? dit Rose Bonbon.

— Tu ne flippes pas quand tu traînes la nuit, tu ne crois pas qu'il pourrait t'arriver un truc.

— Avec la peur, tu n'existes qu'à moitié.

Elle tira sur le joint, le fit passer à sa copine.

— Avec la peur, tu te figes.

Culenne vivait au rythme des atrocités commises par le tueur. Les parents verrouillaient leurs enfants, les étudiants ne sortaient plus qu'en groupe, les flics patrouillaient, œil et fenêtres des bagnoles ouvertes. Les associations de quartier organisaient des rondes de surveillance. On vivait dans l'effroi, on ouvrait le journal avec la trouille au ventre, à chaque nouvelle édition, son lot de révélations. On dénombrait déjà quatre jeunes femmes âgées de seize à vingt-huit ans assassinées sauvagement, corps découverts au hasard des rues et des berges du fleuve. Travail chirurgical, une entaille là, un coup ici, des découpes d'ébéniste. Cela ferait bientôt un an que le

Chasseur de Vampires ruinait la sérénité des nuits des mères et des pères.

Estelle et Viviane (*aka* Rose Bonbon), louaient un trois pièces dans le centre, premier étage d'un vieil immeuble délabré. Les néons du peep-show Crazy Donuts en face dégouлинаient dans leur salon. Un peu plus loin, le théâtre municipal et ses programmations ringardes, « ça te dirait qu'on aille voir les Caprices de Marianne un de ces soirs ! » avait pouffé Estelle.

— Tu viens au Détective avec moi ?

— Tu rejoins qui ?

— Arthur. Mon Rimbaud des pissotières va écouter les Electriques machin-chose. Prendre des photos et des notes pour son canard. Et peut-être bien me glisser une petite pilule dans le verre pour me sauter dans les toilettes.

Estelle cracha la fumée dans un rot.

— Je ferais mieux de rester à la maison.

On la surnommait Rose Bonbon, et ça lui plaisait. On la surnommait Rose Bonbon parce qu'enfant, elle portait souvent cette robe rose avec des froufrous blancs qui lui faisaient comme des papillons tout autour du corps. On disait d'elle qu'elle était espiègle, aventureuse et jolie. Si elle se souvient, c'est Anselme, un vieux d'au moins trente-cinq ans, qui lui avait donné son surnom, c'était loin déjà. Elle était gosse, elle jouait avec son fils, le petit Renan, une graine de bandit celui-là, qui n'aimait rien tant que faire des conneries plus grosses que lui, et il était déjà épais à cette époque. A Vert-Lac, il ne fallait pas grand-chose pour qu'on vous montre du doigt. Rose Bonbon, sourire d'ange, corps prédestiné à encourager les téméraires et à dissuader les craintifs.

Vingt-trois heures, Culenne voyait sortir de leur trou les endimanchés de la nuit, les filles aux vertus aussi courtes que leurs jupes, les soûlards qui ne se souviendront plus où ils crèchent. La queue devant le Crazy Donuts. « Hey Rose Bonbon ! la salua le gorille de l'entrée, c'est quand que tu viens danser pour nous ? » Les fantasmes des hommes, toujours les mêmes, des désirs de papier glacé, n'aimaient rien tant que s'imaginer glisser leur matos entre les jambes des filles un peu trop jeunes pour eux.

— Essaie de me trouver dans tes rêves, Augustin. Sûre que je

t'y ferai des tas de trucs.

— Gare au Chasseur, petite fille ! dit-il en se marrant.

À Vert-Lac, les soirs, c'était devant la télé, un bouquin ou un jeu de société avec les parents. Jusqu'à tes treize ans, ce n'était pas un problème. Les balades au bord du lac en automne, les baignades sur les petites plages envahies par les Culennois et les touristes, l'été. Journées infinies, où le jeu fait office d'existence. Rose Bonbon vivait seule avec sa mère ; le père, un fantôme parti jouer les fils de l'air avec la buraliste, à l'international. Un encart, un jour, dans le Courrier. Jacques Pennevant retrouvé mort dans son bateau qui filait sur les eaux abyssales des Antilles. Et puis, elle a eu seize ans. Premiers amours, premières virées dans les boîtes de nuit de Culenne. Défloration sur la banquette arrière de la 205 de Pascal. Les yeux qui pleurent un peu, mais les yeux qui regardent autre part, toujours plus loin. Vert-Lac, trop petite. Un corset, disait-elle, qui lui comprimait l'air, les seins et la fièvre. La veille de son départ, elle avait offert à Renan un dépucelage dont il se souviendrait toute sa vie durant.

La molette du Zippo forçait, elle demanda du feu à un couple dans la rue. La femme lui jeta un regard où se cachaient mal les reproches, *comment se fait-il qu'une jeune femme avec cet accoutrement ose errer seule dans les nuits de la Capitale du Meurtre ?* disait l'œil droit à l'œil gauche qui lui répondait *jeunesse dégénérée !*

Le Détective passait de la musique live tous les vendredis, samedis et dimanches. Du rock et de l'électro, essentiellement. Rendez-vous d'une jeunesse qui n'avait d'yeux que pour ses idoles, la drogue et l'alcool à tarif accessible. Arthur faisait la discussion avec Jennifer, la serveuse aux mimiques hollywoodiennes, longue sur pattes, électrique et à moitié dingo. « Un corps à brûler la neige » disait Arthur.

— Rimbaud ! hurla Viviane en se déhanchant jusqu'au comptoir avec l'ostentation d'une pute de quartier. Appareil photo en bandoulière, carnet vissé dans la main et crayon derrière l'oreille, cheveux longs comme on imagine Lautréamont, le jeune homme se retourna.

— Toi, tu n'as pas fumé que de la mentholée.

— Des fois que je croise le Chasseur, ça me donnera de la

répartie.

— T'es toute seule ?

Une musique électro sortait des enceintes comme une vibration, un tempo lent, assuré par des synthés, une ligne rythmique souple, une suite de boucles entêtantes. Avec les projecteurs dressés comme les gardiens de la couleur flashy, du rose en barre, du bleu en nappes, du violet en mode spirographique, le Détective avait des allures de club cyberpunk. Viviane s'attendait presque à voir débarquer une femme à trois seins, des serveurs-robots, des nains plasmiques, et autres fantaisies. Elle alluma une cigarette, et la fumée joua les feux follets, exhalaison blanche pour nuit scénographique. La scène était vide, elle commanda un Double-Jet à Jennifer.

— Ils ne sont pas là, les Electro quelque chose ?

— Zombies Electriques, chérie, les Zombies Electriques, ça me tue que tu ne les connaisses pas, dit Arthur en lui claquant une bise avinée.

— Tu bois quoi ?

Le verre d'Arthur, d'une transparence parfaite, haut comme une main et demie, retenait un liquide opaque d'un rouge saignant. Une paille arc-en-ciel surmontée d'un parasol immobile en son centre.

— Carpe Koï Syrah. Ils commencent à jouer à minuit.

— Tendance, dit Viviane.

Quand son père les avait abandonnées pour sa connoise de buraliste – Monique et ses yeux d'argent Monique et sa vie dissolue Monique et son corps sculpté dans le marbre Monique et ses lèvres qui décortiquaient les hommes – sa mère avait plongé corps et âme dans la découverte du vin. Celui que l'on boit le matin, un petit rosé simple et un peu aigre. Celui que l'on boit le midi pour faire oublier que la journée est loin d'être terminée, des blancs minéraux, « spectraux » précisait-elle. Et celui de la fin de journée qui durait jusque tard dans la nuit, des vins rouges de producteurs locaux avec lesquels elle avait noué des liens incertains. Rose Bonbon se souvenait des étiquettes : *Grenache, Cabernet, Syrah*.

— J'ai envie de danser ! dit-elle.

Jennifer la regardait du coin de l'œil, mélange de curiosité, de

crainte et de jalousie. Sans doute pensait-elle avoir fait le plus dur avec Arthur, des sourires qui miaulent, des postures qui investissent les territoires du fantasme, un verre *offert par la maison*, des doigts qui s'effleurent dans une maladresse.

— T'en fais pas, je te le laisse, lui dit Rose Bonbon.

— C'est ma petite sœur.

— C'est mon oncle, avec l'inceste et tout ça.

L'horloge murale marquait 23:59. Ça remuait sur la scène, ça s'installait derrière un double synthétiseur scintillant, ça embouchait un saxophone électrique, ça se posait droit comme la justice derrière le micro. Ça s'asseyait devant une batterie électronique. Ça attendait la dernière minute.

Minuit. Extinction des feux. Feulements dans la salle. Les corps qui se figent. Les mains qui cessent de lever les verres. On est venu pour ça, pour entendre enfin en vrai une musique qu'on écoute habituellement sur CD. On oubliera, cette nuit, la présence dans les rues du voleur de vie, le Chasseur de Vampires rendu aux oubliettes de la mémoire. Ici, rien ne peut leur arriver, ici les filles peuvent danser et se saouler à mort. Ici, les filles sont jeunes, et vivantes. Rose Bonbon tourna sur son tabouret, et dans sa tête, un micmac de pensées fiévreuses en juxtaposition. L'effet de la scène et de la musique. Du deuxième Double-Jet aussi. Sa mère, le père, le Chasseur. L'envie d'écrire, furieuse, de dessiner, de faire ricocher des cailloux dans le lac. Revenir à la maison. Partir. Embrasser sa coloc, et coucher avec Arthur pourquoi pas. La musique live ça lui faisait toujours comme une urgence, brûler le temps pour ne pas le laisser glisser, et qu'elle glisse avec lui. Ça lui donnait des envies de faire et de défaire dans le même temps. Construire, détruire, vivre à fond et se foutre en l'air. Rose Bonbon commanda en silence un autre Double-Jet.

Quand la lumière projeta son faisceau rouge sur le chanteur et que la voix émana du micro comme la respiration d'un spectre rocailleux, son sang se figea, comme la meilleure manière de devenir immortelle, ses organes cessèrent de fonctionner dans un même mouvement, un stop violent fait à la vie. Les Zombies Electriques jouaient et Rose Bonbon mouillait.

Comme une fontaine qui se déverse, prise dans les feux d'une

conscience qui s'étale, comme un bassin qui se vide sur un paquet de fumier électroluminescent. Tu pleures, lui fit remarquer Arthur. Comme pleurer peut être doux, alors. Le groupe quitta la scène. Cigarettes et whisky. Retour au réel, sous les lumières sirupeuses.

— Je vais aller danser pour le Crazy Donuts, dit-elle en goûtant au verre d'Arthur.

— Ça fera un joli article.

— Va falloir payer, mon joli-cœur.

Arthur regardait les photos qu'il avait prises. Il gribouillait sur son carnet, avec l'air pénétré de celui qui se donne un genre, carnet Moleskine et cigarette au bec. L'article paraîtrait dans le numéro de lundi. Peut-être coincé en dernière page, vu qu'en ce moment, la star c'est le Chasseur, dit Arthur, et que c'est comme si Culenne ne vivait qu'à travers ce regard-là. La dernière victime remontait à dix jours. Une jeune femme, Isabelle, qui rentrait du boulot, et qu'on avait retrouvée dans le port, à proximité du bar La Table de Claude.

— Je connais le type qui tient le stand de tir ouvert la nuit, tu en es ?

— Tu ne veux pas rencontrer le groupe plutôt ? dit-il en levant à peine les yeux de ses notes.

Mais Viviane, déjà, enfilait son manteau. Elle était venue pour le concert, le concert fini elle s'en allait. Point. Elle coinça son chewing-gum contre sa gencive.

— Donne-moi une cigarette, dit-elle en se servant dans le paquet de Conrad.

— Sers-toi, dit-il, alors qu'elle se battait avec son Zippo.

Extérieur nuit. Les taxis filaient dans la brume léchée par les réverbères. Ombres rongées par les trottoirs défoncés. Rose Bonbon, âme solitaire, légèrement déstructurée par les Double-Jet, longeait les murs comme un soleil qui se déhanche. Rue du Monastère, ses immeubles borgnes aux façades effritées, des gueules cassées de malandrins. Une rue droite qui tirait vers le port. Ancienne petite artère joliment commerciale, la rue du Monastère réunissait aujourd'hui un commerce tout autre – *freelances du corps prostitué*, comme ils aimaient se nommer dans le coin –,

y trainer la nuit tenait autant de la piquêre d'adrénaline que de l'exotisme. Un couloir de vent glacial venait du large, autant dire que les freelances jouaient ce soir leurs parties dans les coursives.

Le froid, elle aimait ça. Une jeunesse à Vert-Lac te forgeait le corps. Avec ses hivers aussi rudes que des triques, aussi solides que des vieux chênes, avec ses automnes qui bavaient des brumes à gercer les lèvres, et ses printemps qui aimaient jouer les troisièmes mi-temps. Rose Bonbon mâchait son chewing-gum, la truffe à l'air comme un chien limier. Elle n'avait pas peur, non, mais elle restait sur ses gardes. *Celui qui me fera du mal n'est pas encore né !* cria-t-elle dans le silence. Par mesure de sécurité, parce qu'on ne sait jamais dans cette ville de merde, jura-t-elle, elle vérifia dans sa poche intérieure, la présence de son couteau et de sa lacrymo.

Un taxi ralentit sur son passage alors qu'elle débarquait sur le port, un homme sur la banquette arrière dont les yeux brillaient comme des diamants. Rose bonbon frémit. Rose bonbon se demanda un peu ce qu'elle foutait là, toute seule, comme une proie offerte à n'importe quel trou du cul vicelard. Rose bonbon se tenait droite, avançait comme si la peur n'existait pas, se disant que la trouille elle la laissait bien volontiers aux autres. Le port, autrefois fierté provinciale d'un commerce florissant, n'était plus qu'un amas de hangars, de containers et de bars sordides où venaient se saouler les dockers, les flics véreux et les étudiants dépressifs. De gros bateaux de transport de marchandises flottaient comme des incisions, noires silhouettes effrayantes d'angles tranchant les rayons de la lune. Rose bonbon hâta le pas en passant devant La Table de Claude, fermée temporairement à cause de l'enquête en cours.

Un exemplaire du Libre Culennois voletait sur les trottoirs, avec le visage d'Isabelle en pleine page, flippant, se dit Rose Bonbon, le visage d'Isabelle, jeune femme souriante, pleine de vie, pleine d'un futur heureux qui lui pétillait les yeux. La lumière du stand de tir à une centaine de mètres. Des bruits de pas quelque part, pas si loin d'elle. Des conversations feutrées. Rose Bonbon se mit à courir.

— Putain de nom de dieu ! dit-elle à Francis, souffle court, corps qui tremble. Francis se tenait derrière son comptoir, mâchouillant

un bout de cigarillo entre les lèvres, qui faisait comme un piquet de clôture dans le champ de sa moustache.

— Qu'est-ce que tu fiches là, Viviane ? Francis était l'une des rares personnes de sa connaissance à l'appeler par son prénom.

— Le frisson.

— Moi, les femmes, faut dire que je n'y ai jamais rien compris.

Le stand de tir lui avait semblé vide jusqu'à ce qu'elle entende une détonation.

— Michel, dit Francis, un type que je n'avais jamais vu jusqu'à il y a une semaine. Père de deux filles. Veut être prêt à dégainer au cas où. Le Chasseur de Vampires, ça fait mes affaires. Clientèle qui évolue. Pas que des flics. Des citoyens.

Il sortit de sous son comptoir une vieille bouteille de rhum et deux petits verres. Les remplit. En tendit un à Viviane. Siffla le sien, sûrement pas le premier de la soirée. La pièce était chaude, les murs verts et le parquet de bois clair au sol lui donnait des allures de salle d'attente. La première fois qu'elle était venue ici, elle avait trouvé l'endroit sinistre. Les arbres et la terre, avait dit Francis. Une forêt, tu vois. Elle n'avait pas compris tout de suite. Puis, ok ! Une forêt. Voilà, les arbres, et la terre.

— Tu veux tirer ?

— Je ne sais pas.

Viviane aperçut alors une petite forme dans l'arrière-salle. Un paquet sous des couvertures devant un écran de télévision. Des flashes bleus et blancs. Des voix en sourdine. Il se dégageait de la scène quelque chose de triste et de doux en même temps.

— Mon gosse, dit Francis. Sa mère est de sortie. Pour le boulot. Un genre de séminaire. Clément ! Viens dire bonjour à la dame. Quand il rigolait, son cigarillo tressautait sous sa moustache. Comme une chèvre qui se serait pris les pattes dans le piquet de clôture.

Le paquet bougea, se leva. La tête d'un garçon d'une douzaine d'années apparut au-dessus des couvertures. « J'arrive » entendit-elle.

Francis fit les présentations. Rose Bonbon ne savait pas comment parler aux enfants. Elle lui tendit la main qu'il prit dans la sienne. « Bonjour », fit-il d'une petite voix pas encore sûre de son octave.

Francis farfouilla les cheveux du gosse, une marque d'affection qui plut à Rose Bonbon. Le bonheur des autres, toujours. La chaleur de ceux qui s'aiment. Le désir qu'un jour, cela lui arrive aussi. Pourquoi pas ? La ressemblance entre le père et le fils était frappante, les yeux, la bouche, le nez.

— Il ne lui manque que la moustache, dit-elle.

— Avec le Chasseur dehors, on ne le laisse jamais seul à la maison. Pas vrai, mon gars, qu'on veille sur toi ?

Le garçon ne disait rien, les yeux qui roulaient sur Rose Bonbon comme devant une vitrine de sucreries, pensa-t-elle.

Le garçon, c'était moi.

Mon père m'emmenait au stand de tir dès que ma mère s'absentait. elle s'absentait souvent ces derniers temps. Alors il avait installé un radiateur supplémentaire. Des réunions de boulot, des soirées entre copines, il me disait. Un dossier à terminer en urgence, et une tante malade aussi. Mon père, il me disait tout ça avec un drôle d'air et la tête baissée. J'avais un peu peur qu'elle se fasse attraper par le Chasseur de Vampires, mais, rassure-toi, il me disait, ta mère n'a pas le profil. Et c'est vrai que les filles qu'il tuait, elles étaient toutes plus jeunes que ma mère. Pas plus jolies, mais plus jeunes.

Elle était belle cette femme. Elle avait l'air gentille et en même temps un peu bizarre, un peu comme si quelqu'un d'autre se cachait à l'intérieur d'elle. Ou plutôt un diabolotin, un truc comme ça, dans ses yeux ça faisait des reflets qui ressemblaient à des éclairs. Et puis, je me disais qu'en plus d'être belle, elle avait *le profil*. Sa main était douce, et sa bouche sentait le chewing-gum et la cigarette. Je les entendais parler du Chasseur et j'avais envie de lui montrer les dessins que j'avais faits. A un moment, mon père est parti vers le stand parler avec le type qui tirait contre des cibles. « On m'appelle Rose Bonbon, me dit-elle, mais en fait mon vrai nom c'est Viviane. »

— Tu veux voir mes dessins ?

— Sûre que ça me ferait plaisir de voir tes dessins.

Je suis revenu tout encombré d'un tas de feuilles. Et je lui ai tout expliqué parce que je me disais qu'elle n'allait pas se moquer de moi.

— Il t'embête avec ça ? dit mon père en revenant.

— Pas du tout. Il est doué.

Mon père acquiesça. Grommelant que si je pouvais être aussi appliqué en mathématiques ce ne serait pas mal non plus. Mais moi, les maths... Tandis que dessiner, c'est chouette, on peut faire ce qu'on veut. Pas d'énoncé. Pas de résultat juste ou pas juste. « Allez », me dit mon père. J'ai récupéré mes dessins et je suis retourné dans l'arrière-salle.

— Tu me fais un joli dessin pour quand je reviens ?

— D'accord.

— Avec des couleurs, hein.

— D'accord.

Rose Bonbon prit le pistolet que lui tendit mon père. Elle signa un papier et se dirigea vers le stand. Je ne sais pas si elle a pu voir mon dessin, je m'étais appliqué et j'avais mis de la couleur partout.

Sur le pas de tir, Michel attendait que ne remonte la cible. Il salua Viviane d'un signe de tête. Une connivence de tireurs de nuit. Elle arma, tira, arma encore et vida l'intégralité de son chargeur avec dans la visée, le visage du Chasseur. Ou plutôt, son portrait-robot. Qu'il s'approche d'elle, elle ne lui ferait pas de cadeau. Pas d'hésitation. Tuer pour ne pas finir dans le fond d'une poubelle. Tuer pour ne pas finir en première page du journal. Ou alors en tant qu'héroïne, en tant que celle qui a réglé son compte au salopard numéro un. Michel lui rappelait vaguement quelqu'un. Du coin de l'œil, il l'observait. Il s'alluma une cigarette, une Tanger comme celles que fumait son père. En regardant la cible qui revenait vers elle, elle se demanda depuis combien de temps elle n'avait pas couché avec un homme. Une semaine, deux ? Est-ce que coucher avec un type qui traîne la nuit au stand de tir était une bonne idée, est-ce que ce ne serait pas une connerie supplémentaire agrafée à son tableau de chasse. Quand les heures de la nuit sèment des pensées obscures, il faut laisser passer. Mieux vaut pisser seule dans un verre que de boire dans le verre de l'autre, se dit-elle. Alors qu'elle échafaudait des plans sur la comète Michel, celui-ci quitta le stand en lui souhaitant une bonne nuit. Tant pis. Ou tant mieux.

Elle vida quelques chargeurs supplémentaires, les yeux

mitraillettes, les mains en feu, la tête ailleurs, dans ces lieux où l'on est plus fort que tout, plus fort que le monde. Dans ces lieux où l'on est une ligue, assoiffée du sang des charognards.

— Tu dois me le rendre, lui dit Francis en montrant le pistolet.

Elle regarda dans l'arrière-salle, lumières éteintes, radiateur ronflant.

— Il s'est endormi.

— Tu le salueras de ma part. M'a tout l'air d'un brave petit gars.

— Sois prudente, Viviane.

Le froid, dehors, pointu comme une lame, aiguisé comme une mauvaise conscience. Et le silence qui vient peser sur le dos. Un sac de silence qu'on aimerait tant remplir du brouhaha d'une pièce surchauffée, excitée par des corps aux envies de vivre furieusement. Deux poches, deux armes, Rose Bonbon tient le tout fermement avec l'impression de marcher au cœur d'un ossuaire, une ville squelettique, l'œil de la lune en miroir sur les flaques de pisser. On dit d'un chasseur qu'une fois lancé, il fonctionne de manière erratique, une tempête avant et après le calme. On ne dit pas qu'il tue plusieurs fois de suite, on dit qu'il tue et chasse encore. La nuit se dégonflait, parce qu'au fond du port, derrière les montagnes en papier découpé, un liséré gris avec une touche bleu dedans apparut. Viviane consulta sa montre, et confirma de la tête, oui, voilà l'aube. Instant glauque parce que les ombres se meurent et que les contrastes se lissent. Culenne se drapait dans un linceul. Quelques grilles, en se levant, se hérissèrent de cris. Un train arrivait en gare. Deux chiens mordaient dans un morceau de barbaque.

« Mademoiselle ! » entendit-elle. Une voix onctueuse, posée. Avec un léger trémolo. Rose Bonbon pensa à la voix de Julien Clerc, que sa mère avait adoubé comme le plus lumineux et le plus merveilleux des chanteurs. Ne réponds pas, s'intima-t-elle. Parce que la trouille, même si on pense être au-dessus, peut te surprendre à n'importe quel moment. Parce que la trouille est quelque chose de pugnace, qui pousse en toutes circonstances, sur tous les terrains. Viviane serrait fort les poings, s'entaillant peut-être la main avec son couteau. « Mademoiselle ! » répéta la voix, « ne craignez rien ». Un corps se rapprochait d'elle, à grand pas.

Évidemment, c'est le Chasseur, se dit-elle. Quelle conne !

Envie de bercail, retourner en matrice, faire non de la tête et serrer dans ses bras les fantômes du passé. Dans la lumière poisseuse du jour qui se levait, l'homme ressemblait à la créature du marais. L'odeur d'ail comme un symbole sacrificiel. L'homme portait un manteau long crasseux, duquel sortaient deux mains blanches, pas des mains d'ouvrier, des mains de scribe, pensa Rose Bonbon. Un visage émacié et laid, marqueté de creux et de bosses. L'homme était fin et marchait à la manière d'une marionnette et ses yeux paraissaient aussi vides que des coques de noix. Un profil affûté qui aurait eu sa place dans une production Hammer. Rose Bonbon, culture pop en pop-corn dans la cervelle, se visualisa Asia Argento, se figura héroïne *rape & revenge*. Pour toutes ces jeunes femmes assassinées, pour toutes ces vies stoppées net par l'apparition du Chasseur, pour la gloire, pour le refus d'être une victime. Rose Bonbon aux mantras fluorescents comme une New-York stylisée dans les films des années quatre-vingt. Ses options réduites, courir, fuir, espérer l'arrivée d'un ou d'une sauveuse, se battre avec son sang avec ses tripes avec ses cris. Crier, se dit-elle. Alors elle hurla et se déploya, harpie, hydre, Asia Argento. Le Chasseur bougeait comme un boxeur, un sourire hideux lui barrait le visage. Armée des deux mains, elle lui fit face, la peur n'existe plus, seule l'adrénaline, seul l'instinct de survie. Ses chances étaient infimes, mais tant que mon cœur bat encore, tant que mon sang irrigue mon cerv..., se dit-elle interrompue par une déflagration. Le corps mou du Chasseur l'écrasa contre le trottoir. Et le sang odeur d'ail qui lui gouttait dessus quand le corps fut enlevé.

La première chose qu'elle vit en ouvrant les yeux fut une moustache avec comme un piquet de clôture dedans.

— Je t'avais dit d'être prudente.

— Francis.

Il l'aida à se relever, elle ne pesait rien, l'archange venu la sauver avait une drôle de gueule.

— Tiens, lui dit Francis en lui tendant une feuille. Le dessin du gosse. Il voulait que je te l'apporte.

Le dessin d'une jeune femme, avec autant de couleurs qu'une palette pouvait en contenir. Et, elle, de pleurer.

## AU ROSE BONBON

---

*Stan Cuesta*

On s'était tous repliés chez Jean-Pierre, dans le XVème, rue de la Croix-Nivert. Il vivait chez ses parents, comme beaucoup d'entre nous, et ils n'étaient pas là le week-end. La nuit avait été longue. À boire, fumer et s'envoyer des cachets pour panser nos plaies après l'expérience traumatisante de la soirée. Le jour pointait et quelqu'un, Jube probablement, avait mis *Trans Europ Express* de Kraftwerk. Parfait. On était des Jeunes Gens Modernes. Ceux qu'Actuel avait mis en couverture avec un titre provocateur et volontairement contre-révolutionnaire, *Les Jeunes Gens Modernes aiment leurs mamans*.

On se voulait branchés. *The In Crowd*, comme on disait dans les fifties. Ceux qui savaient toujours où il fallait être, qui il fallait voir, ce qu'il fallait faire – rien, en général, mais avec une coupe de champagne à la main. En fait, on ne l'était pas vraiment. Les vrais branchés, dandys décadents, parasites et pique-assiette, ne faisaient rien d'autre de leur vie, se levaient tard et passaient l'après-midi à tenter de déterminer où il faudrait qu'ils soient le soir-même. Très souvent au Palace. Nous, on était encore étudiants, voire lycéens. Et on faisait de la musique, ou du moins on essayait.

Notre fief à nous, c'était le Rose Bonbon, une boîte de nuit qui faisait jouer des groupes, lieu mythique de la fin des seventies et du début des eighties, qui s'était appelé, dans le désordre, la Taverne

de l'Olympia, le Nashville et le Rock'n'roll Circus. C'était rue Caumartin, juste derrière l'Olympia. Je n'ai aucune idée de ce que l'endroit est devenu. Écrasé par l'Olympia quand il s'est agrandi et a reculé, probablement. Tous les nouveaux groupes français y passaient, ou voulaient y passer. On parlait de *new-wave*, même si le terme a fini par désigner tout autre chose. Maintenant, on dit *post-punk*, mais sur le moment, on ne disait pas grand-chose. On se voulait surtout modernes, on mettait des chemises blanches, des fines cravates en cuir et on arborait des looks de rebelles à mèches gominées, mais propres. Tout était bon pour se différencier des affreux hippies qu'on était encore trois ans plus tôt, ou des punks qu'on avait failli être l'année précédente.

Aujourd'hui, le grand public se souvient à la rigueur de Taxi Girl, et surtout d'Indochine, qui, bien qu'arrivé sur le tard, a prospéré sur ce même terreau. Mais il y avait quantité de groupes, qui formaient une vraie scène pleine de vitalité, où tout le monde se connaissait : Suicide Roméo, Modern Guy, Tokow Boys, Artefact, Les Amants, Go Go Pigalles et plein d'autres. Notamment Les Avions, qui allaient avoir du succès quelque temps plus tard, sur un malentendu.

À ce moment-là, à leurs débuts, ils étaient encore relativement inconnus mais absolument fantastiques. Leur musique était nouvelle, enthousiasmante. Un journaliste voyait en eux les « XTC français ». Ça ne veut plus dire grand-chose de nos jours, mais en ces années où nos héros s'appelaient Talking Heads, B52's et, justement, XTC, c'était énorme. Ils n'avaient pas encore enregistré, ou alors leur premier album venait tout juste de sortir. Ils jouaient des chansons mélodiques et nerveuses aux titres étranges comme *Puzzle et parallèles*, *La Planète des singes*, *Aquarium*, *Un certain paradis* ou *Trio*, et reprenaient *Twist And Shout* avec une citation de *Je t'aime moi non plus* au milieu du solo de guitare. On aimait ce genre de clin d'œil.

On habitait tous le XVème arrondissement, c'était une sorte de fierté paradoxale : se revendiquer d'un quartier qui n'avait rien pour lui. On formait une vraie bande de potes qui passaient sans arrêt sous les fenêtres les uns des autres, traînaient, sortaient, écoutaient et jouaient de la musique, toujours ensemble.

Les concerts des Avions étaient un de nos points de ralliement, on s’y retrouvait tous, comme une espèce de fan club. Ils jouaient où ils pouvaient, dans des endroits souvent improbables, comme la Fac Saint-Charles, le cinéma Saint-Lambert – un fameux concert avec Rita Mitsouko et Orchestre Rouge – ou le théâtre du Ranelagh, dans le XVIème ! Une seule fois, la plupart du temps : ces salles ont quasiment toutes décidé d’arrêter les concerts après leur passage, inquiètes pour leur mobilier – classé, dans le cas du Ranelagh. Et puis, bien sûr, ils jouaient régulièrement au Rose Bonbon.

Outre les musiciens, tous les journalistes de rock qui s’intéressaient à cette scène fréquentaient le Rose – comme on disait – ainsi que des peintres, dessinateurs et autres acteurs en devenir. Moi, c’était l’année où je devais travailler comme un âne pour passer des concours, et je ratais plein de concerts. Mais ce soir-là, j’y étais, d’autant plus prêt à en profiter que mes sorties étaient rares.

Il faisait beau. Toute la bande était là, elle s’était même élargie, j’avais rameuté des amis venus d’horizons divers. Il y avait Armel, le lascar qui avait commencé par vouloir me casser la gueule au lycée. On était devenu potes. Il était issu d’une célèbre famille d’artistes, comme Serge, qui était là aussi ; Bozo, bien sûr, le seul à avoir une voiture dans laquelle on s’entassait tous ; Jube, le fidèle lieutenant, très speed ; Frédéric, le poète, légèrement inadapté ; Cyril, l’ami russe ; Paul, l’ami polonais ; quelques filles aussi, comme Nathalie dont on était tous amoureux.

Le Rose Bonbon était bondé. Dans mon souvenir, un peu flou, le concert a été excellent, comme toujours. Peut-être est-ce ce jour-là que Karina est montée sur scène pour jouer – d’un doigt – quelques notes de synthé, déguisée en hôtesse de l’air ?

La fin de la soirée est beaucoup plus nette dans ma mémoire, et pour cause. Il y a eu un rappel, bien sûr, et puis les Avions ont à nouveau quitté la scène. On en voulait encore, on s’est mis à faire du boucan, à claquer des mains, taper du pied, siffler, brailler, la totale. « Encore ! » « Une autre ! » Rien. Ils ne revenaient pas. On en a remis une couche. Toujours rien. Et là, à la stupéfaction générale, d’affreux chevelus, plutôt vieux, sont montés sur scène.

Il faut dire qu'à ce moment-là, les cheveux longs, c'était complètement *has been*. Tout ce qui rappelait l'ancien monde était *out*. Eux cumulaient les fautes de goût : non seulement leurs cheveux étaient longs, mais en plus ils étaient frisés, leurs T-shirts rentrés dans des jeans informes laissaient apparaître des bedaines naissantes, bref, ils avaient de vrais looks de hard rockers. L'horreur pour nous, petits branchés parisiens *frenchy but chic*, aux coupes de douilles bien nettes, fringues immaculées, baskets blanches nickel. Et quand ils se sont mis à jouer, c'était encore pire. Du rock'n'roll ! Le truc qui ne se faisait plus du tout. Genre boogie crade à la Status Quo. Atroce.

C'était tellement antinomique avec notre groupe, notre mouvement, notre esprit, voire même avec l'endroit, que ça nous a rendu dingues. On méprisait totalement ces types qui jouaient une musique honnie et qui, en plus, empêchaient nos chouchous de remonter sur scène. On n'avait aucune idée de ce qu'ils faisaient là, mais on ne voulait pas d'eux.

Alors on s'est mis à les huer. Pendant qu'ils jouaient. On hurlait, « On veut les Avions ! », « Dehors bande de nazes ! » On essayait de les couvrir, de les décourager. Comme on formait une bonne petite équipe, on s'encourageait mutuellement dans la surenchère. Chacun d'entre nous en rajoutait. Je revois en particulier Armel et Serge leur balancer de la petite monnaie sur scène. Moi, j'avais une spécialité, très efficace, je sifflais avec deux doigts dans la bouche, ce qui produisait un son hyper aigu, perçant, franchement désagréable. Sauf qu'évidemment, c'était très voyant : j'étais celui qui fixait le chanteur en le sifflant, fort, ostensiblement. Il était costaud, un peu enrobé, les cheveux longs, noirs et bouclés, il portait des lunettes de soleil, des Ray-Ban Aviator, un T-shirt et un jean noirs. Une autre époque, donc, définitivement révolue pour nous depuis des lustres.

J'ai dû l'énervé. Pourtant, je n'étais pas le seul à manifester ma désapprobation, mais c'est moi qu'il a repéré. Soit il a cru que j'étais le leader, soit il a voulu me faire payer pour les autres. En plein milieu d'un morceau, parfaitement en rythme, il a pointé un doigt vers moi et il a dit dans le micro, assez sobrement : « Toi, tu vas mourir ! »

Je n'ai pas vraiment eu peur, j'ai plutôt éprouvé un sentiment d'incrédulité totale. Je le trouvais carrément ridicule. Je ne sais plus si j'en ai rajouté, mais il est fort possible que j'aie fait un signe qui pouvait vouloir dire, « c'est ça, cause toujours... ». Pas un doigt d'honneur ou une provocation machiste, ça n'était pas mon style. En fait, j'avais peu d'expérience de la bagarre. En cas d'embrouille, quand des mecs me cherchaient, dans la rue ou ailleurs, j'étais plutôt du genre à me tirer, pas à les défier.

Mais là, je n'ai pas eu le temps de réfléchir à une stratégie quelconque. Le gars a tout laissé tomber, son groupe, sa chanson, il a posé son micro et il a sauté dans la salle. J'avais du mal à y croire. Il a foncé sur moi et il m'a mis un coup de boule, direct.

Heureusement, il a raté mon nez, mais dans la foulée, il m'a attrapé les cheveux. Alors, j'ai attrapé les siens. Là, de bonnes âmes bien intentionnées ont tenté de nous séparer, sauf qu'aucun de nous ne lâchait prise. Plusieurs personnes me tiraient en arrière, d'autres le tiraient lui, pendant qu'on s'accrochait à nos cheveux respectifs. C'était ridicule et ça faisait très mal.

Et puis, il s'est passé quelque chose que j'ai eu du mal à apprécier, vu que j'étais quand même assez concentré sur cette espèce de gorille qui me tirait les cheveux et à qui j'essayais de faire lâcher prise : comme dans un western, toute la salle est entrée en éruption. Bagarre générale, dans le plus pur style saloon. Je ne sais pas qui tapait sur qui, comment chacun savait qui était l'ennemi, ça se jouait probablement à l'instinct, les graisseux contre les garçons modernes. J'ai appris après coup qu'à l'autre bout de la salle un gars avait cassé une chaise sur la tête de Cyril. J'étais pris dans une sorte de tourbillon, je crois que l'autre dingue a fini par me lâcher, mais c'était le bordel absolu. Et tout d'un coup, on s'est retrouvés dehors, jetés comme des malpropres sur le bitume, visiblement par des videurs, qui n'avaient jamais aussi bien porté leurs noms. Juste nous. Toute la bande.

J'étais assis sur le trottoir avec Nathalie qui me tâtait le front pour voir si j'étais très amoché. Rien que pour ça, je ne regrettais pas ma soirée. Elle prenait soin de moi ! J'ai failli tomber dans les pommes de bonheur.

« Qu'est-ce qu'on fout là ? », ai-je fait, essayant de retrouver mes

esprits et un semblant de contenance. Je ne comprenais toujours rien à ce qui s'était passé. Elle paraissait perplexe.

— Tu ne sais vraiment pas qui c'est, le mec qui t'a sauté dessus ?

— Ben non, pourquoi ? C'est qui ?

— Il monte souvent sur scène en fin de soirée, pour se faire plaisir, après les groupes qu'il a programmés. C'est Marc Barrière, le patron du Rose Bonbon.

@ENJOYPHOENIX

*Claire Von Corda*

Et tout à coup, j'en ai eu marre.

J'ai coupé la radio, j'ai viré les merdes sur la table, je n'ai pas pris le temps de me laver, je parle à voix haute, j'habite une cellule.

Tu crois que ça va partir cet état dès le réveil, cet immédiat sérieux, tu crois que c'est un truc définitif, que je ne retournerais pas en arrière, un ras-le-bol constant, c'est lié à quoi tu crois, tu crois par exemple que ça vient de.

Ça m'a agressé. Je te promets quand j'ai vu ça, ça m'a agressé. Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là, comment Youtube m'a manipulée, mais quand j'ai vu la gueule de la meuf qui proposait de se confier en toute sincérité, vidéo de 14 minutes 58, de nous montrer sans filtre ce qu'elle mange à chaque repas, vidéo de 12 minutes 50 ou d'échanger sa journée avec son frère, tellement marrant, ils sont trop à l'opposé, 22 minutes 12, j'ai eu comme un rétrécissement soudain du thorax. Ça m'avait fait pareil une fois, pour un clip. Genre hip hop français, super nul avec du vocodeur, la chanteuse, cheveux lissés lunettes dorées, voulait se faire masser à la fin du refrain. La dégaine de ses copines, les survêts Adidas, les sweats à capuches et les bras en fourrure, pareil, ça m'avait coincé le torse. Est-ce que vraiment des gens écoutent ça, est-ce que vraiment des gens convoitent ça, ça les intéresse, et ma tête,

ma tête, elle est vrillée de ne pas rire aussi, de ne pas les envier, parfois j'aimerais être plus sucrée.

Donc. J'ai coupé internet, mis les baffles du silence, en jogging et dents sales. J'ai jeté la cagette en bois lourd récupérée de l'ancienne locataire instit bobo, ça m'angoissait. J'ai caché les affiches de divinités hindoues, ça me hurlait. J'ai rangé les bougies et les saintes, ça me gênait, je n'y crois pas, je ne crois en rien. J'ai caché les flyers sérigraphiés des concerts de *noiseux*, c'était trop coloré. J'ai plié les chemises, viré les robes longues à motifs, fermé les vestes criardes de sport, je n'habite plus chez moi, j'habite une cellule.

Le bordel bruyant annulé, mon mal de ventre ne partait pas, alors j'ai persévéré. J'ai pensé aux moines ascètes, à Ian McKay, j'ai pensé aux prisonniers, à Jean Genet.

Les livres, retournés les couvertures, les livres, entassés sans exposés. Les vinyles, descendus des étagères. Leurs pochettes, les unes contre les autres, entassés sans exposés. La vaisselle les babioles, enlevées de la commode. L'attachement et les symboles, enfermés dans les placards. Les souvenirs, les mots doux, les cartes qui font rire, dégagés de ma vision. Marre aujourd'hui des fantaisies, les choses « sympas », je voudrais vivre dans une Twingo en panne sur un parking.

Une fois que j'ai pu contempler le grand presque vide autour de moi, je te promets, ça ne partait toujours pas, les intestins noués, le thorax pris, je te promets, j'ai réfléchi, tu crois que c'est lié, l'arrêt brutal des fioritures, la volonté de brut, du stop, des faux-semblants, tu crois que c'est lié à quoi, qu'un truc m'a blessé ou c'est normal, j'ai pris vingt ans dans la gueule ou je porte enfin mon âge. Je ne parle pas ce matin, ne regarde pas mon téléphone, ne réponds pas aux messages qui attendent, j'installe le silence comme celui de la ville, dimanche matin après Noël, aux alentours de 9h15, celui des gens qui dorment encore, tu crois qu'ils étaient saouls, des gens qui sont ensembles, tu crois qu'ils étaient bien.

Hier j'ai entendu une messe à la radio, deux phrases, je n'écoute pas la messe à la radio, que Noël n'est pas une trêve hypocrite, que Noël n'est pas un déferlement de consommation, j'ai trouvé ça

pas mal et quand le prêtre a demandé ce que Noël était pour nous, j'ai réfléchi en passant les vitesses, réfléchi à comment organiser la venue ou mon aller chez mes parents, mon thorax s'est rétréci, un peu comme ce matin en visionnant les vidéos, tu crois que c'est lié.

Alors en garant ma voiture, hier, le 25 Décembre aux alentours de 11h – je crois que je me perds dans le récit – quand je gare ma voiture sur la place de la cour de mon immeuble, que je coupe le moteur, prends mes affaires et sors en faisant claquer la portière de mon épave de véhicule, je me dis, une fois les six étages montés, je prononce à voix haute, je suis seule, allé ok je les appelle et leur annonce. Leur annonce, on se voit mardi, on est samedi, ça peut se faire, venez mardi, comme la dernière fois, on passera la journée ensemble, comme la dernière fois, on ira manger au resto, je n'aime pas les restaurants, le même que la dernière fois, vous l'aviez beaucoup apprécié, et puis ensuite vous partirez, tristes de ne pas m'avoir assez vu, de ne pas avoir eu plus de temps, et moi triste de me sentir coupable, d'être incapable de supporter plus. S'affronter. Vous, vous demandant ce que vous avez loupé et moi, où est mon problème. S'affronter. Vous, déçus de ma fuite et moi déçue pareil. S'affronter. Comment font les gens pour les fêtes en famille, sont-ils réellement heureux de se retrouver tous, et mon frère, ma sœur, ils y arrivent vraiment, les accueillir une semaine complète. S'affronter.

Je te promets, d'un coup j'y pense, mon thorax rétrécit, jusqu'où ça ira tu crois, tu crois que c'est lié.

J'entends ma mère, sa voix au téléphone, qui refuse, mon idée loupe, ils ne viendront pas, venir pour si peu, parcourir la France pour quelques heures, ils ne viendront pas, pas comme ça, pas cette fois, que je regarde mon planning et me libère au moins deux jours, ce sera mieux, ils ont le temps, ils ne sont pas pressés.

Je ne dis rien et je raccroche trouée. J'imaginai qu'ils diraient oui à tout, que j'étais l'enfant roi à 37 ans, que le papa chéri bondirait dans sa voiture, traverserait les montagnes avec des cadeaux, la confiture que je ne mangerai pas, la courge du jardin quand je ne cuisine pas, le puissant père qui convaincrait la mère terrible, mère supérieure du couvent de notre maison d'enfance, la

convaincrait que la volonté de sa fille adorée est plus forte que la sienne. Mais non. Ils ne viendront pas mardi.

Et quand je regarde mon appartement, non, quand je me regarde ranger toutes ces merdes ce matin, toutes ces couleurs, quand je me vois dans ce refus de décoration, je n'affiche rien, cette obstination du neutre, je me demande si c'est lié.

Des jours comme ça, quand je réfléchis à quoi faire de moi, je pense direct que si j'avais des couilles, je me raserais à nouveau la tête. Ces jours, quand je suis assise sur l'unique chaise de mon 20 mètres Carrez, que je regarde les boîtes vides, les murs blancs, l'entrée dégagée, je repense à un amant qui me disait vivre dans un logement comme le mien, une cellule. Une cellule. Ces deux mots m'ont marquée, c'était il y a longtemps, pas ici, chez moi ça n'existe pas, et je t'assure, repenser à ses mots, moi non plus je ne vois pas le lien, mais j'ai rallumé internet, et face à ma boîte mail, j'ai supprimé tous les échanges, de toutes les personnes que je convoite, qui me convoitent, que je sucerais, qui me suceront, j'ai viré tous les mails, supprimé définitivement la corbeille, viré mon fond d'écran, maintenant c'est noir, tu crois que c'est lié.

Je ne me suis pas encore lavée les dents, pourtant il est 10h41, je n'ai toujours pas pris de douche et pourtant j'ai mes règles.

Le soleil se lève, je n'aime pas, j'aurais voulu que le ciel gris reste et m'explique. Quand j'ai enlevé l'autel de mon entrée, une idée nulle inventée pour accueillir les visiteurs, je n'accueille jamais personne, je te promets j'ai eu envie de pleurer. Un truc débile, une blague pour moi, je ne suis pas croyante ni pratiquante, sauf de sodomie interrompue pour ne jamais, jamais, tomber enceinte dans ce monde con faussement beau. Quand j'ai enlevé le tabouret en formica, le chat chinois qui bouge le bras, la boîte d'encens bleus de la lune, le collier de perles et le vinyle offert de Zola Jesus, quand j'ai rangé toutes ces bricoles, je te promets j'ai eu envie de chialer. Toute ma vie, des années à être comme ça, m'en foutre des claques, j'ai eu envie d'être un ninja, un moine ou juste absente. Je l'ai viré, putain d'autel.

Maintenant je suis ici, assise sur l'unique chaise face à la table vide, face à la grande fenêtre qui donne sur l'immeuble qui se

construit, le vis-à-vis est proche, la rue qui nous sépare est mince, le centre-ville ou presque d'une grande ville qui se voudrait Paris, je vois très bien le genre de résidence et d'habitants qui arriveront dans quelques semaines quand ils auront fini les murs et enlevé le plastique aux fenêtres. Le matin quand je me lèverai, le midi quand je mangerai, l'après-midi quand je fumerai et le soir quand je crierai, j'aurais les mêmes gueules de connes qui se filment pour expliquer en quelques minutes sur Youtube. Expliquer, peu importe quoi, mais le faire, parce qu'elles savent, je ne sais rien, je suis à peine vivante, et ce n'est même pas certain que je le sois quand cela arrivera.

En attendant, mon mal de ventre s'affaiblit, je vais aller broser mes dents et laisser ma lâcheté faire que mes cheveux restent longs. En attendant, j'envoie un texto à mon amour, unique lien de la journée, je viendrais chez lui ce soir, chez lui qui était chez nous avant, que j'ai lâché, parce que je n'y arrive pas, n'y arrive pas le vivre à deux, le vivre à trois parfois, avec sa fille, et dans ce message que je tape sur mon vieux téléphone, je lui demande comment elle se porte, sa fille, et son prénom, au nom de fleur, au nom de la couleur du thème de cette revue, je me questionne si ce n'est pas ça que je fuis aussi, je m'y frotte, je m'y force, sans succès, ça me rend malade, et que c'est triste à mourir mais jamais, jamais je ne serais cette youtubeuse enchantée par un nouveau produit écoresponsable qui gaine la chevelure, jamais je n'écouterai plus de vingt secondes un mauvais tube au clip pourri avec cheval et grosses bagnoles. Pas de détachement, de légèreté, de grande respiration. Je demeure grave, fermée, cadavre et le sucre que je propose ne vient seulement que des chewing-gums que je mâche à longueur de journée et qui me filent la nausée.

## BABA BONE-LEG

*Swann Mayolle*

ROZAVIA — *Privet !* Comment je peux t'appeler chéri ?

FIODOR — Bon-bonjour Rozavia, on m'appelle Fiodor, mais pour toi, tu peux m'appeler Fedya.

ROZAVIA — D'accord Fedya, tu as une jolie voix, tu sais ? Très... tendre. Je sens que nous allons passer un bon moment tous les deux ! [rire] Comment es-tu en ce moment, tu es seul ?

FIODOR — Je suis au bureau. J'ai demandé à ma secrétaire de ne me déranger sous aucun prétexte.

ROZAVIA — Ô ! Tu as l'air d'un vilain garçon !

FIODOR — Eh bien, me battre ne me fait pas peur, je vais trois fois par semaine à la salle, et je suis des cours de self-défense aussi.

ROZAVIA — Un bel étalon, ta femme doit-être heureuse avec toi !

FIODOR — Comment avez-vous deviné pour ma femme ?

ROZAVIA — Je ne peux l'envisager autrement ! Un homme qui prend autant soin de lui est forcément marié !

Un interlocuteur doit toujours se sentir unique, mis en valeur. En général, un homme marié appelle de son bureau afin de garantir son secret ; le célibataire, lui, n'a pas de compte à rendre ni de facture à cacher.

Sous les *rooftops* du Novy Kletkavila, immeubles fourmilières composés de six blocs enclavés pour un peu moins de quinze-mille habitants, se cache les services roses du Flamingo. La plus

importante entreprise de ce genre dans le coin. Deux kilomètres carrés en *open space*, ravinés de nombreux paravents, comptoirs, alcôves, sofa, bureaux, standards... Selon les dernières statistiques, plus de soixante-cinq pour cent des employées du Flamingo habitent Novy Kletkavila. En comptant le service de gestion, la maintenance, les hôtesse, les standardistes et l'équipe de nettoyage, mille personnes du Novy Kletkavila travaillent dans les locaux, soit un peu moins de sept pour cent du total de sa population. Ils sont voisins de palier, de parking ; ils vont faire leurs courses dans un des cinq magasins alimentaires au pied des blocs ; accompagnent leurs enfants au même jardin privé à l'ombre des tours les trois quarts du temps ; poussent la fonte, suent en gouttes, battent la chair, croisent le fer, roulent leurs bosses dans la même section sportive ; leur avenue de la soif est verticale – on ne compte plus le nombre de chutes dans l'escalier – ; chaque fleur de chaque appartement pour chaque occasion – notamment la fête des femmes ainsi que la Saint-Valentin – proviennent du même fleuriste ; ils se soignent à la pharmacie bâtiment B, à la polyclinique – étage 0 à 4 – bâtiment D, sans parler des animaux qui se voient partager entre quatre cabinets vétérinaires ; trois *chkoly* ont été construites hors-sol pour drainer les enfants du Novy Kletkavila sans pénaliser le reste de l'Oblast.

Un monde en vase clos. Nombreux sont ceux qui ne se donnent pas la peine de s'éloigner des blocs. À quoi bon ? Tout y est.

Hôtesse du Flamingo, Diona Semelova est de celles-là. Elle ne quitte plus le Novy Kletkavila depuis l'accident de voiture qui l'a amputée d'une jambe. Un sombre mec qui regardait son téléphone plutôt que la route, il l'a percutée contre une barricade, délit de fuite immédiat. Tous des lâches. Elle a sombré deux longues années dans la dépression face à son handicap. Encore aujourd'hui, ses rêves sont bipèdes et au réveil, lorsqu'elle se lève du pied gauche, elle s'écroule sur la moquette rose bonbon sans comprendre sa faiblesse soudaine. Avec sa jambe, elle perdait l'estime d'elle-même, meurtrie physiquement et socialement, elle avait abandonné son poste de galeriste. Ses amis, nombreux les premiers temps, se réduisaient à peau de chagrin petit à petit ; ils lui disaient qu'il fallait qu'elle quitte les blocs, qu'ils lui volaient

son âme et son énergie... Qu'est-ce qu'ils en savaient, eux, valides comme des pinçons ? Est-ce qu'elle aurait trouvé ailleurs un endroit où l'essentiel de la vie était accessible par ascenseur ? Leur empathie était un leurre. Le Novy Kletkavila ne l'a pas perdu, au contraire.

Lorsqu'elle en eut assez de se faire violence pour un rien, elle se reprit en main, elle n'était plus celle de ses souvenirs, elle était nouvelle. Il lui fallait intégrer son handicap – d'après le psychologue particulier, Dr Yossif Andreïev, appartement C-6078, porte à gauche. Non, Diona Semelova n'était plus de l'espèce humaine. Invalide, elle était reléguée aux vallées de l'étrange, et quitte à vivre ainsi, elle le ferait pleinement, parmi les monstres. Ceux de la passion, du stupre et de la luxure. Son vieil amour bâillonné.

Le Flamingo l'a sauvé, l'a ressuscité.

Elle avait passé l'entretien sans mal, le gérant ne regardant ni son état de service ni son expérience – une femme sachant parler russe avec fluidité et avec une jolie voix, c'était là son seul critère. Diona y travaille depuis deux ans, en tant qu'hôtesse. Une doyenne dans ce métier où la majorité des employés partent au bout de trois mois. Trois-quarts des femmes du Novy Kletkavila entre dix-huit et trente ans ont le Flamingo pour CV commun. À la différence de la majorité de ces femmes, Diona s'est plu dans cette ambiance de néons roses, de bruits numériques et d'artefacts sonores. Là-bas, elle devient Rozavia, cochonne parmi les cochonnes. Elle n'a jamais évolué dans la section *cam-girl* de l'entreprise – qui prend d'ailleurs de plus en plus d'ampleur, – malgré son potentiel succès du côté des abasiophiles. Elle est la Voix, celle que l'on s'arrache, la justesse d'un hors champ fantasmatique sans limites. Si l'image a tué l'imagination depuis cinquante piges, Diona est ce reliquat, cette capsule temporelle d'un temps où demeurent encore les dragons.

Dans l'intangible du spectre sonore Diona a retrouvé l'estime d'elle-même. Son expérience culturelle en plein virage cul-turel. Les choses du sexe ayant tant donné à l'art, la voilà revenue à la source : oracle des onanies de ces messieurs, guide vers l'orgasme

en huit minutes, médium des fantômes de Sade et de George Bataille.

Ses deux années de carrière au bout du fil, ont rendu Diona plus exigeante que le métier ne peut lui permettre. Touchant à nouveau du doigt l'élitisme des musées et des ballets du Mariinsky qui avaient ponctué sa première vie. Elle espère les Satyres qui triquent en queue de *pan*, elle n'obtient que les cochons, la bouche rincée dans la boue, et les coqs, suffisants, dressés, les pattes dans leurs merdes.

ROZAVIA — Tu veux me partager un petit fantasme ?

FIODOR — Ô oui ! Ce n'est peut-être pas si petit...

ROZAVIA — Je peux tout entendre, chéri ! Il n'y a pas de honte à avoir.

FIODOR — J'adore les pieds... Ma femme non. Alors qu'elle les a jolies !

ROZAVIA — Les jambes longues, les pieds fins... [se touche inconsciemment le moignon] C'est si sensuel !

FIODOR — J'aimerais sentir ses doux petits petons entourer ma bite et me branler doucement. Ça me rend fou ! Je fixe sur les talons de ma secrétaire dès qu'elle entre dans mon bureau, une furieuse envie de me branler me prend !

ROZAVIA — Je comprends mon chéri ! On va jouer à un jeu où je serais ta secrétaire. Quel est ton métier ?

FIODOR — Publicitaire...

ROZAVIA — Quel genre de publicité ? Quelle entreprise ? J'aime à me projeter...

FIODOR — Je ne préfère pas trop en dire. Il y a de sales histoires en ce moment. Tu peux voir mes publicités tous les jours à la télévision entre 18 et 20.

ROZAVIA — J'oubliais, j'en ai entendu parler... [silence] Alors je vais faire sans ! J'entrerais sans frapper. Toi, la main sur ton sexe. Je m'approcherais, m'asseyant sur le bureau. Sensuellement je laisserais tomber mes talons entre tes jambes. L'un après l'autre, avant de frotter mon pied contre ton entrejambe enflé...

FIODOR — Je pourrais virer ma secrétaire... C'est une incapable de toute façon. Si tu veux, son poste est à toi... Tu as l'air faite pour soulager la pression des rois...

ROZAVIA — Chut mon beau ! Je n'ai pas fini !

Diona déteste les hommes conditionnels. Ceux aux petits caractères, dissimulés en bas de contrat. Si je pouvais te baiser, tu grimperais au septième ciel : qualification non-contractuelle. Je pourrais te chahuter toute la nuit : dans la limite des stocks disponibles. Ce soir, tu viendrais chez moi : à l'hôtel sous réserve que ma femme ne sorte pas plus tôt du boulot, que je n'ai pas à amener mon aîné au sport, ma benjamine à la chorale et que la nounou récupère bien ma cadette à la crèche, que mon patron ne me rajoute pas une réunion inutile, que ma voiture ne tombe pas en panne, que mon chien incontinent n'ait pas chié sur le paillason, etc. Je pourrais passer ma vie avec toi : reconductible automatiquement à toutes les femmes qui me témoignent de l'attention, sur une durée indéterminée.

Ces hommes-là sont des pleutres. Mais ils sont fidèles, à eux-mêmes surtout, et ils ne comptent pas. De la merde sur les pompes et du *greeny* dans les poches plus qu'il ne leur en faudrait. Alors, il n'y a pas à les aimer, il suffit de faire de la rétention, les garder au chaud dans leurs petits fantasmes d'hommes sans imagination, faire monter les œufs en *maïonez*, et la note avec. Qu'ils étouffent, leurs mots surannés plein la bouche, et leurs combinés de téléphone entortillés jusqu'à la queue.

Petits ânonnements consécutifs, frénétiques. La ligne téléphonique humide, il jouit. Il remercie Diona et termine l'appel, la clope au bec. Elle a l'odeur dans le pif rien qu'à l'imaginer. Il arrive que le client raccroche tout net, le cœur gonflé par la honte. Ceux-là s'excitent aux tabous sans jamais l'assumer. En moyenne, un appel dure huit minutes. Au-delà, c'est la perte sèche pour l'entreprise. Il y en a pour tous les goûts, du plus banal au plus sordide fétiche. Les hôtesse sont armées à toutes éventualités : la *soundboard* est organisée en ce sens, du coup de fouet, aux aboiements de chien, sans oublier quelques expectorations bien senties... Certaines coulent l'eau d'un verre à l'autre pour les urophiles. Les masochistes sont gratifiés de martinet frappé sur la cuisse. Les productions du KTri ou les séquences azimuthées et claustros de *Philosophy of the knife* accompagnent les sadiques. Le

travail sonore permet de compenser la cécité du téléphone, comme le téléphone a comblé le moignon de Diona.

Elle se soulève de la chaise à l'aide d'une béquille – elle se refuse au fauteuil, trop rabaissant à son goût. Elle enfle sa parka rose comme une nébride sauvage, bombée de fourrure synthétique au col et aux manches. Elle pointe la fin de son service, le port de tête altier, la chevelure empourprée sous les néons roses, sa démarche ponctuée des mots LOVE, SEX, et MEN écrit sur les murs en sculpture de ballon kitch à souhait.

Trois fois par semaine elle termine ses heures au Barbayegoï, un salon de thé particulier installé un étage sous le Flamingo. Après avoir traversé le long couloir, une lourde porte en bois verni sert d'office. Sculptée à même le vantail on reconnaît sans mal *Judith décapitant Holopherne*. Une scène grandeur nature, au réalisme alarmant, ne cachant en rien sa mise en garde : *no trespassing men*. Barbara, la patronne de ce salon à moitié clandestin, n'a jamais caché son féminisme exacerbé, piquant ses idées à Solanas et se revendiquant du *SCUM Renaissance*, un mouvement radical encore minoritaire, désireux de reconduire la femme sur le trône d'un nouvel empire russe.

Une fois entrés dans cet appartement réaménagé, les oripeaux blanc et rouge de la famille Báthori bouchent les fenêtres tandis que les fleurs séchées, les bougies et les bâtons d'encens prêtent une ambiance ténébriste à la Barry Lyndon. On discerne les arabesques d'une tapisserie *modern* sur les murs, abondamment recouverts de tableaux du XVIII<sup>e</sup> mal imités et de faïences surannées. Diona longe le vestibule, à sa droite, un comptoir couvert d'une dalle de plexi laissant voir des pages de *samizdaty* revendicatif. L'œil vif d'un aigle à deux têtes sculptées selon les traits singuliers d'Anne de Russie et de la tsarine Elizabeth I<sup>er</sup>, dernière des Romanov, couve l'entrée au salon.

Diona, pied nu, apprécie le moelleux de la moquette un instant. Autour d'une des tables sont installées trois collègues, deux d'entre elles partagent une banquette rouge, la dernière se tient accroupie sur un coussin brodé de fils d'or. Le clochement étouffé de sa canne, leur fait lever la tête. Celles qui occupaient le canapé

se lèvent pour la laisser s'étendre à leurs places. Sans moufter, elles prennent d'autres coussins. Diona les avait repérés et faites embaucher : une mère de famille en instance de divorce, trouvée au parc de la résidence, frustrée et furieuse ; une athlète, rivalisant en épaules et en muscle avec les hommes et qui jure comme eux ; et la jeune Nymphadora Vilhelmina au parfum Vilheim, que les bâtons d'encens du Barbayegoï peine à neutraliser. À elles quatre, elles couvrent l'ensemble des services du Flamingo.

Barbara s'enquiert des commandes de ses habituées. Une marâtre des années soixante qui se plaît à paraître vingt ans plus jeune tout en portant des imitations vestimentaires du XVIIIe. Elle retourne en cuisine préparer un thé au jasmin, une infusion détox, une vodka Absolut et un Cosmopolitan ; elle donne l'impression de flotter dans sa robe bouffante. Elle revient rapidement et dépose les boissons sur la table, faite d'empilement de livres collés-serrés, comme des blocs de béton. Dans la salle, il n'y a aucune autre cliente. L'horloge sonne le fond de la nuit.

— Vous avez ferré du client aujourd'hui ? demande Diona après la première gorgée de son cocktail.

— Pas un ! s'indigne Xena la guerrière.

— Ils sont très prudents. Même mes réguliers ne bavardent plus autant. D'habitude ça blablate, ça blablate... dès l'instant où l'payeur entre en backroom, et que je me désape, ça fait blablabla... tu es magnifique, et si on prenait une chambre ensemble, blablabla, tient voilà mon adresse, je suis seul ce soir... Et là, rien, pas un traître mot ! pérore Nymphadora.

— Ce n'est qu'une question de temps. Ils sont sous le choc. Les hommes ne manquent pas d'intelligence, ils ont fait le rapprochement tout seul dans ces affaires. Ce qu'ils manquent, c'est de constance. Les erreurs s'oublient vite, l'Histoire en témoigne, et les habitudes reviennent au galop.

Une personne passe la porte. La conversation se coupe, les yeux se lèvent, Barbara passe la tête par sa cuisine, scrutant l'air enfumé pour fusiller l'intruse sur place. Lourdes Doc Martens, veston en cuir élimé, peau de miel, eye-liner façon panda, la boule à Z où seule une queue-de-rat verte délavée tombe jusqu'au sein droit : les femmes la reconnaissent. La pression retombe immédiatement.

Barbara se presse pour fermer le verrou derrière elle et embarque deux tabourets jusqu'à la table de livres agglomérés. Feya Tchorny, porte un étui d'ordinateur sous le bras, elle sort l'appareil et le pose en face de Diona. La punk aux traits gamins malgré ses trente ans, n'a pris la peine de les saluer que de la tête. Diona s'enquiert :

— Tu as déjà fini le montage ?

— Juste l'ours. J'ai eu une idée pour cet épisode.

— Je t'écoute.

— J'ai amené de quoi filmer. Caméra, micro-cravates pas trop dégueu. Je veux prendre en boîte vos réactions à ce visionnage. Ça marche bien ce genre de truc... être proche de ses fans, apparaître comme quelque ch... *quelqu'un* de réel. Vous paraîtrez plus accessible, plus vrai. Vous connaissez...

La voix de Feya ronronne, sinieuse, monotone et irrémédiablement professionnelle. Elle ne témoigne aucune envie de copinage. Elle regarde droit devant elle, sur Diona, et ne la lâche pas. Pour elle, les quelques femmes du Barbayegoï ne sont rien. Ici, la cheffe de la troupe, c'est Diona. Et sa parole fait foi.

Elle accepte. Elle n'a aucun doute sur la vision de Feya. Lorsque Diona s'adonnait encore aux inaugurations de galerie, Feya Tchorny culminait dans le milieu underground. Un pseudonyme. Mystérieuses et brutales, beaucoup d'histoires traînaient à son sujet chez les snobinards du monde artistique : réfugiée des guerres du Donbass, agent du FSB chevronné dans la création de preuve et le kompromat, autochtone sibérienne aux traditions sanglantes, fille illégitime d'un chef de la Mafia rouge... Tout y passe. Surtout le plus abracadabrantesque. Diona l'avait rencontré une fois lors d'un salon qui s'entretenait dans un bunker, elle était à l'honneur pour son court-métrage du moment. Les deux femmes avaient échangé leurs cartes, poussées par leurs goûts communs en matière de happening. Ce n'est que des années plus tard que Diona l'avait recontactée. Pour mener ensemble ce grand projet posé sur la table, encrypté dans les tripes d'un disque dur.

Sur le lecteur, un écran rose vif et en plein milieu, écrit en lettres gothiques jaunes acides :

-IV-  
Baba Bone-Leg

Zoom. Les lettres jaunes laissent transparaître une séquence filmée. Nymphadora, nue, fait sa beauté devant le miroir. Vision première personne, on voit la caméra lui serrer la tête sur la surface réfléchissante. Son visage est masqué de triangles multicolores. Un maquillage camouflage, de ceux qui rendent fous les logiciels de reconnaissance faciale. Un bruit blanc accompagne la séquence, qui pourrait s'apparenter à un jet de douche.

Une voix, celle de Diona, surgit alors :

« Je crois vraiment que le monde gagnerait à être gouverné par des putains ; celles qui touchent du doigt le moindre de vos désirs, qui connaissent tous vos états, gravissent tous vos caprices... »

La caméra fait un insert sur une main manucurée qui tapote un gros cigare dans un cendrier noir. En surimpression, des chambranles boisés entrent et sortent du cadre, cadencés. Quatre silhouettes avancent d'un pas décidé à travers un couloir. Une contre-plongée vient les grandir. Elles revêtent un même manteau de fourrure, alors que leurs couvre-chefs diffèrent radicalement : une perruque élisabéthaine non-newtonienne, un chapeau noir à large bord, une cagoule moulante rose, et un voile de mariée brodé de chrysanthèmes. Chacun de leurs gestes s'accompagne du petit cliquetis singulier dû aux multiples breloques les parant. Au plafond, les barres halogènes coupent le cadre en deux, isolant par paire le groupe. Ligne de fuite et symétrie.

« La femme du peuple, la paysanne, la salope, la nourrice, la doyenne, la guerrière... La baba à la jambe d'os. »

Nymphadora, toujours devant le miroir, déroule des collants filés sur ses jambes interminables. Elle a le sexe humide et les poils poisseux. Elle part récupérer son manteau au pied du lit, roulé en boule avec d'autres vêtements féminins et masculins. Elle se reluque à nouveau dans le miroir, pose la fourrure sur ses épaules. Quatre coups viennent l'interrompre.

Montage parallèle. Subjectif personnage. Quatre fois s'applique le pommeau d'une canne aux airs de thyrses sur le panneau. Nymphadora apparaît par l'ouverture. Elle laisse entrer les quatre

femmes, tout en leur indiquant de la main la direction de la salle de bain. De la vapeur d'eau s'échappe de ladite pièce. Cagoule-Rose se positionne à couvert. Reine-Perruque s'assoit sur le lit, ramasse le caleçon au sol et le renifle, languide. Chapeau-Noir prend le fauteuil, enfume un large cigare, jambe croisée, la caméra vient vers elle. Gros plan sur ses yeux cintrés d'un loup en dentelle. Gros plan sur ses lèvres pulpeuses. La voix intègre la diégèse :

« Invisibilisées, elles n'ont pas de voix, mais elles ont couvé les plus terribles dragons ! Second couteau, faire-valoir, le clan des femmes joue l'arrière-garde, mais à bien y regarder, nous sommes bien les plus redoutables. Les précurseuses. Les ombres d'un roi fantoche ! »

Les clientes du Barbayegoï jubilent devant le spectacle. Feya maraude autour d'elles comme un vautour. Elle a la main armée de l'objectif et ne manque aucune micro-expression. Lorsqu'un homme, serviette à la taille, sort de la salle d'eau, le film gagne en chaos ce qu'il perd en glamour. La silhouette athlétique l'attrape par-derrière, il se débat vainement, sa serviette s'échoue comme une peau de banane. Il l'a molle et frisée, le regard exorbité observant les figures du diable et l'œil noir de la caméra. Il brise le quatrième mur. Espère trouver une main secourable chez le spectateur, mais la plupart les auront planquées dans leurs jeans, à s'astiquer le cuir, lorsqu'ils verront pour la première fois ces images...

« Les outils de notre servitude sont nos meilleures armes. »

Scènes diverses :

Au sol, les poignets attachés par des boas à froufrou rose, l'homme se fait rudoyer du talon par ses bourreaux. Tout son corps bourgeonne en ecchymoses. Voile-de-Marié se penche sur lui, elle laisse glisser de ses lèvres des pilules de viagra dans un baiser fougueux.

Chapeau-Noir s'assoit sur l'homme recroquevillé, elle adoube ses filles, une par une, passe la canne en os d'une épaule à l'autre avant de la céder à Reine-Perruque. Nymphadora reconduit Chapeau-Noir où le cigare continue de se consumer.

L'homme se fait plaquer le ventre au lit, le pied de Cagoule-Rose fiché sur son dos en conquérante, Reine-Perruque frappe de

la canne ses fesses jusqu'à ce qu'elles virent au rouge pivoine, puis ses bourses au point que l'homme ne soit que bave, pleurs et éructations. Puis, elle enduit généreusement le pommeau du thyrses, avant de forcer sa rosette.

Couché sur les draps, il joue les Andromaque pour Voile-de-Marié alors que Reine-Perruque lui fait goûter sa chatte. En arrière-plan, Chapeau-Noir fume, et les deux autres se cachetonnent en pilules acidulées. Il y a un sac à leur pied. Cagoule-Rose en tire quelque chose. La lumière se réfléchit dessus. Un couteau, dentelé et sinueux, au manche d'ivoire.

La gorge tranchée, Reine-Perruque suce la plaie de l'homme et Cagoule-Rose le chevauche en amazone, dans une ultime expiration. Les yeux jetés vers le ciel, elle touche au sublime. Derrière, c'est au tour de Voile-de-Marié et Nymphadora de se shooter en rose.

Cagoule-Rose tracte le cadavre le long du couloir. Il brille. Des paillettes se sont agglutinées aux poils et aux fluides comme une traînée de sang qui scintille. Les autres femmes dansent de manière extatique autour, des boas à plumes dans une main, des lames dans l'autre. Chacune leur tour, elle le plante, elle le coupe et en badigeonne leurs mains pour peindre à la volée mur et plafond jusqu'aux tubes halogènes teintant la lumière d'une ferreuse odeur de roses coupées.

Encore assise dans son fauteuil, Chapeau-Noir assiste à la scène, lointaine et insondable. Enroulée de fumée, rien ne la perturbe. Ses lèvres remuent quelques formules magiques illisibles et inaudibles. Elle écrase son cigare. Du rouge coule sur l'objectif. Des lettres jaunes gothiques apparaissent en filigrane une à une :

Menady

Et peu après :

Soon V...

Le lecteur passe au noir.

\*\*\*

On voit poindre l'aube derrière les drapeaux roumains du Barbayegoï. Le reste de la nuit est passé avec Feya Tchorny, bloc note à la main, écrivant toutes les remarques et améliorations pour le montage final. Sur le papier, il n'y a que les mots de Diona qui ont été relevés. Les autres parlent dans le vide, une démocratie bidon.

Barbara allait et venait en cuisine, disposer boisson et en-cas sur la table. Elles avaient toutes des poches sous les yeux, mais un sourire de satisfaction régnait. Pourtant, une note d'amertume s'invita à la réunion, ou plutôt un rappel à la réalité :

— Qu'en est-il pour le cinquième épisode ? Vous y avez réfléchi ?

— Trop tôt... râla Xena la guerrière.

— Ça la joue défensif... Le numérique reste sur le numérique. Les ponts ont été coupés... Silence sur la radio, délire Nymphadora.

— L'épisode trois a joué contre nous. Une approche trop ciblée, ils ont fait le rapprochement avec le Flamingo, conclu Diona.

— Vous prenez de plus en plus de risques.

— J'en assume les conséquences. Le temps finira par jouer pour nous.

Silence.

— Moi, j'en ai peut-être trouvé un...

Toutes se retournent vers le petit bout de femme jusqu'à interdite. Marissa, du secteur messagerie rose, elle est d'un naturel romantique. Ses « admirateurs » l'aiment pour ce côté fleur bleu, et son goût suranné pour donner à ses sessions *chatting* l'investissement de véritables correspondances.

— Il est de passage pour une semaine. Biélorusse. Il m'a laissé le nom de son hôtel. Le soir, il part à vingt heures du travail, traîne au bar de l'hôtel, et remonte dans sa chambre. Réglé comme une horloge. C'est un timide avec le mal du pays.

— La nuit prochaine ? interroge Diona à ses ménades, mais surtout à Feya au regard de serpent.

— Ça peut s'organiser. Un épisode en stream, avec interaction publique, des votes et tout le toutim... Une messagerie rouge... Des *tokens* encryptés... Je dois passer quelques coups de fil. J'ai

déjà l'hébergeur, il me faut juste trouver quelqu'un pour sécuriser et diffuser ça. Ça double les risques.

— Pas d'art sans prise de risque ! On continue.

Les têtes opinent derechef avant de se séparer dans les dédales du Novy Kletkavila, la fourmilière qui larve des reines sanglantes.

## NOTES DE CŒUR

---

*Lorenzo Foltran*

Perché canto poemi  
e sacrifico carmi  
sognando donne sparse,  
stanco di quelle vere?  
Meduse tra erba e terra,  
bruciano le parole  
con succosi veleni.  
Figure evanescenti  
sdraiate su più versi,  
ninfe, dee, sirene  
che seppure non muse,  
ispirano il volere.  
Dal rituale non nasce  
vino, profumo, miele,  
ma fumo dalle carni.

\*

Pourquoi je chante poèmes  
et sacrifie carmes  
en rêvant de femmes éparses,  
fatigué de celles qui sont vraies ?  
Méduses entre herbe et terre

brulent les paroles  
avec juteux poisons.  
Figures évanescentes  
allongées sur plusieurs vers,  
nymphes, déesses, sirènes  
qui, bien que non muses,  
inspirent le vouloir.  
Du rituel ne naît pas  
vin, parfum, miel,  
mais fumée des chairs.

---

Bevendo l'infuso dei tuoi profumi,  
un continuo futuro,  
un presente passato tra il vapore  
e l'abisso aromatico  
riemerge come relitto orientale  
su rotte abbandonate.  
I tuoi silenzi sono frutti rossi  
e bacche velenose,  
una spezia che non ha più sapore:  
ostinato la mastico  
mentre mi uccide, mi asciuga la bocca  
(male che non si vede).  
Nostalgia della tua lontananza,  
esotica bellezza.

\*

En buvant l'infusion de tes parfums,  
un futur continu,  
un présent passé entre la vapeur

et l'abîme aromatique  
émerge comme épave orientale  
sur routes abandonnées.  
Tes silences sont fruits rouges  
et baies empoisonnées,  
une épice qui n'a plus de saveur :  
obstiné je la mâche  
pendant qu'elle me tue, me sèche la bouche  
(mal qu'on ne voit pas).  
Nostalgie de ton éloignement,  
exotique beauté.

## LES AUTEURS :

### Luna Baruta

Née en 1990, Luna Baruta est une autrice de fiction. Ses textes, centrés sur les corps, le genre ou la pulsion de mort, sont publiés dans de nombreux revues et fanzines. Depuis 2016, elle édite la revue *Violences* réunissant des dizaines d'artistes de tous horizons. Elle a coédité l'anthologie *GoreZine*, questionnant le trash et la notion de gore. Elle est depuis 2015 très active dans le collectif féministe *Dans la bouche d'une fille*, qui témoigne du sexisme ordinaire et du conditionnement de genre et dont le recueil est paru aux éditions Albin Michel en 2021. Elle se produit souvent sur scène, joue de la musique expérimentale avec son projet solo *Candy Crash* ou accompagne d'autres artistes.

<https://berettaviolences.wordpress.com/>

### Gilles Alliaume

Gilles Alliaume a publié plusieurs nouvelles dans différentes revues spécialisées ( *Réticule*, *Caractère*, *Festival Permanent des Mots*, *En marges !* ).

Il est l'auteur d'un roman *Voyage d'été* (Librinova).

Son univers poétique, parfois onirique, aborde les thèmes des destins croisés, des chemins de vies et de l'aventure humaine.

[https://www.instagram.com/gillesalliaume\\_auteur/](https://www.instagram.com/gillesalliaume_auteur/)

### Mehdi Ikaddaren

Né en 1980 à Lille. Nordiste invétéré, il ne troquerait pour rien au monde le crachin et les pavés. Amateur de marches dans les Anoués, d'histoires à braire et autres crincrins, il partage quelques nouvelles chez qui veut bien les accueillir : au *Cafard Hérétique*, *l'Ampoule*, *Encre[s]* et *Harfang*...

<https://www.instagram.com/mehdi.ikaddaren/>

### Cécile Cayrel

Cécile Cayrel aime le café, les prestations sociales, les cigarettes (uniquement le week-end), le week-end.

### Philippe Caza

Philippe Caza est connu avant tout comme illustrateur de SF, auteur de bandes dessinées (*Pilote*, *Métal Hurlant*) et de films d'animation (« Gandahar », « Les Enfants de la pluie »).

Coté écriture, il participe depuis 2019 à diverses publications (papier et numérique) comme les anthologies Arkuiris, Mille-Saisons, Le Chien à deux queues, ImaJn'ère, etc. ou les revues *Galaxies*, *Gandahar*, etc.

<http://www.bdebookcaza.com/>

### Julien Villefort

Né en 1983, Julien Villefort a étudié les lettres classiques et les relations internationales. Il a enseigné le latin et le grec ancien, avant d'entrer dans la fonction publique fédérale belge. Il écrit des nouvelles et des pièces de théâtre et espère devenir un jour Shirley Jackson.

### Céline Sophistiquée

Sophistiquée mène une vie des plus simples. Vers la fin du siècle dernier elle naquit de parents débarqués un peu plus tôt d'Haïti. Elle réside dans La Ville Aux Dames, son temple, accompagnée par ses trois preux chevaliers ; le plus âgé l'enseigna à l'amour et à la parentalité, les deux autres à l'écriture et à l'oralité.

Elle écrit pour transmettre car oublier sa route, son passé, ses valeurs, l'inquiète. Ainsi, elle poétise tout en se vidant la tête avec l'obsession que sa plume la reflète.

[sophistiquée@netc.fr](mailto:sophistiquée@netc.fr)

## François Fournet

Né en 1993. Auteur pour La Musardine depuis 2018 ainsi que pour diverses revues, création des projets musicaux *KollektivTraum* et *Dezeffe*.

## Myriam OH

Myriam OH (Ould-Hamouda) évolue avec le cœur dans les domaines du social et de l'artistique, y trouvant de précieux outils pour planter des graines qui donneront des plantes et des fruits différents selon le parcours de vie de celui qui les accueille. Elle considère l'écriture comme un outil de médiation créatrice et propose des ateliers d'écriture créative nourris par sa double approche sociale et artistique. Elle travaille par ailleurs des projets de *spoken word* en collaborant avec des artistes issus de différentes disciplines.

[www.myriam-oh.com](http://www.myriam-oh.com)

## Tampa Simoni

Ce n'est pas son vrai nom, c'est celui de la femme dont elle est amoureuse et qu'elle rêve d'incarner. Celle qui garde rancune à ses ennemis et qui affectionne les vengeance dévorantes. A travers des textes courts à fins tragiques, elle signe un pacte avec le passé qui ne passe pas. Tampa Simoni, un bien joli nom... ça sonne sensualité, ça sonne bile noire, ça sonne « guérillère », ça sonne bien.

*L'amour passe, paraît-il, mais la vengeance ! Ah ! Le temps la rend plus belle et plus terrible ! Pamphile Lemay*

## Fabien Bernier

Quand il n'est pas derrière ses tables de librairie à dénicher les dernières perles de la littérature mondiale, Fabien Bernier passe son temps à aligner des phrases ; il fabrique des nouvelles et des poèmes, dans lesquels il a à cœur et à tripes de rassembler les souvenirs de son enfance et de son adolescence.

Un recueil de ses poèmes est paru il y a quelques années, dont il parle à qui veut en entendre parler.

## Stan Cuesta

Stan Cuesta a eu plusieurs vies. Il a été chanteur, musicien, journaliste musical, auteur et traducteur de nombreux livres sur le rock, la chanson, la contre-culture. Et plein d'autres choses. Ses nouvelles perturbent certaines revues qui lui reprochent d'écrire à la première personne des récits apparemment autobiographiques. Qui ne seraient donc pas des nouvelles. Il semblerait que la définition précise de ce que doit être une nouvelle lui échappe. Il s'en fout.

## Claire Von Corda

Parano, pisseuse, branleuse, Claire Von Corda écrit pour tenter de mettre K.O ses propres angoisses. Son écriture se situe entre la prose poétique, les boucles surréalistes et la description du quotidien. En ressortent des tableaux saturés de névroses et de violence.

Elle a participé à des revues, des fanzines (*Violences*, *Gorezine*, *Le Bateau*), à l'anthologie *Dimension Violences* chez Rivière Blanche et son livre, *Du Délire*, a été publié chez ce même éditeur. Un recueil de ses poésies figure au catalogue des Crocs Électriques.

Elle habite dans un appartement à Toulouse où elle joue de la musique.

## Swann Mayolle

Né en 1992, Swann Mayolle, musicien et écrivain, joue du hors-champ dans les atmosphères évocatrices et insidieuses de ses textes. Influencé par le *literary brat pack*, la *beat generation* et le post-modernisme, ses personnages comme ses environnements sont marginaux, en perdition, dans l'impasse. Plié à l'anthologie collective (éd. Souffle Court 2016 et 2018 – éd. Malpertuis 2020), il publie son premier roman, *C'est le désert qui nous a avalés*, en 2020.

[disappearagain.wordpress.com](https://disappearagain.wordpress.com)

## Lorenzo Foltran

Après avoir obtenu un Master 2 en langue et littérature italienne à l'Università Roma Tre, Lorenzo Foltran s'est spécialisé en management des biens et activités culturelles (Mastère spécialisé – ESCP Europe). Il a travaillé pour d'importantes institutions culturelles comme la Maison des Littératures (Festival des Littératures) et l'Institut français (Festival de la fiction française) à Rome, et la Fête de la Gastronomie et le Pavillon de l'Eau à Paris.

<https://linktr.ee/lorenzofoltran>

Rendez-vous à l'automne 2022 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

[www.revuesqueeze.com](http://www.revuesqueeze.com)



Directeur de publication : Lemon A  
Conception multimédia : Jérôme Bertho  
Maquette /couverture : Éfelyd  
Illustration couverture : Éfelyd avec  
Midjourney, intelligence artificielle

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-25-4

Dépôt légal : Août 2022

© Les auteurs et Squeeze